

LA FEMME

DANS LES TROIS ÉTATS
DE FILLE, D'ÉPOUSE,
ET DE MÈRE.

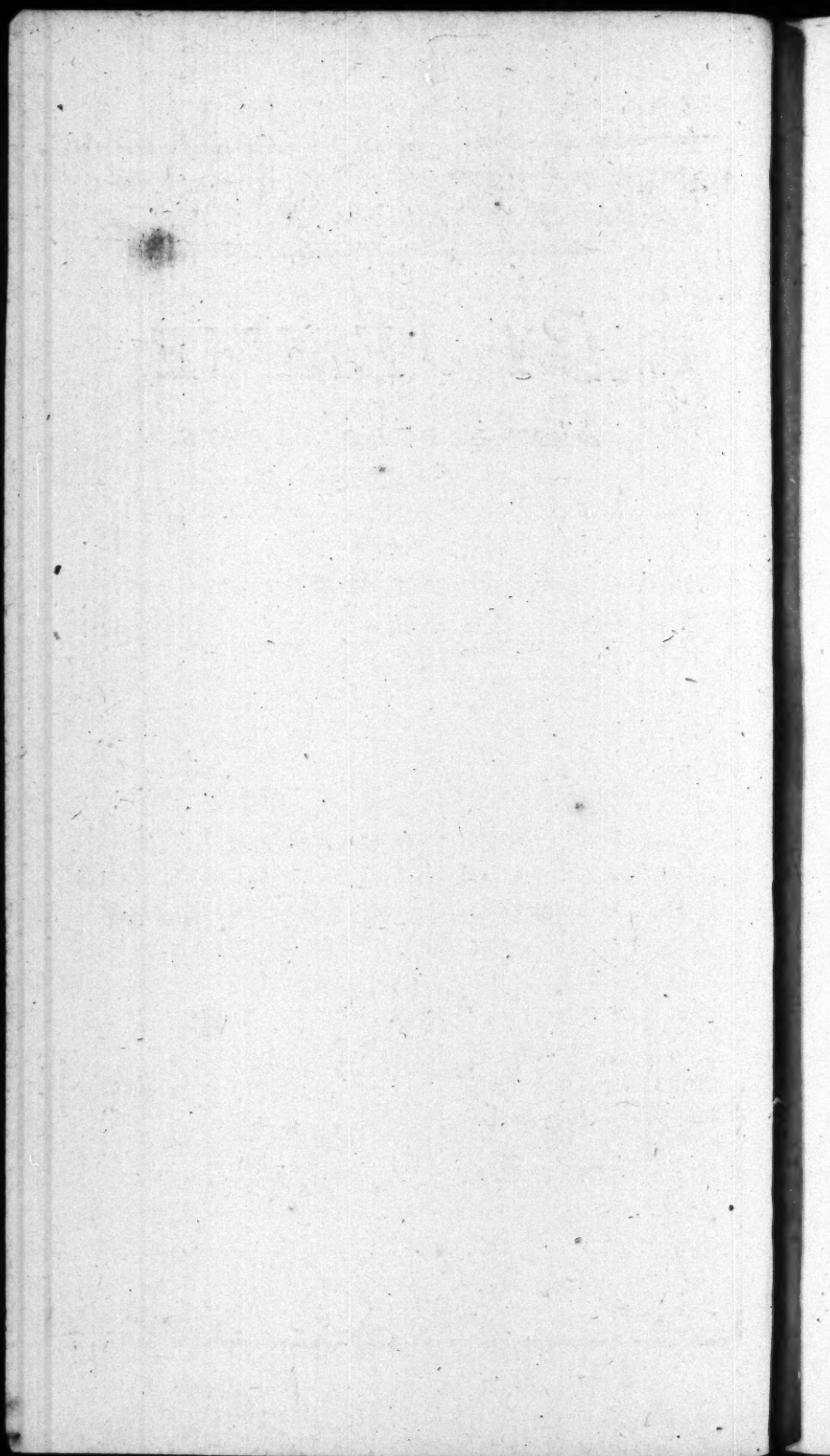
HISTOIRE
MORALE, COMIQUE & VÉRITABLE.

Ce qu'on appelle une Femme honnête,
ferait un Homme bien médiocre. Pope.

Seconde Partie.
L'ÉPOUSE ou LA FEMME.



À LONDRES.
M. DCC. LXXIII.





LA FEMME, LA FILLE, LA MÈRE.

SECONDE PARTIE.
L'ÉPOUSE ou LA FEMME.

CHAPITRE XXIX.

Prologue.

EN voyant M.^{lle} De-Vortere mariée, on ne s'attendait pas qu'elle dût me fournir des détails assez piquans pour continuer son Histoire. J'en avais d'abord pensé tout autant, & m'étais trompé ; la *Seconde Partie* sera beaucoup plus intéressante que la *Première* : Félicité devenue *Femme*, ira toujours de vertu en vertu, surmontant les Épreuves les plus fortes, les tentations les

II Partie.

A 2

plus délicates , & se consolant avec son Amie & deux Enfans aimables , l'un son Fils , l'autre sa Nièce , des chagrins multipliés que lui donnent leurs Pères. Sa Belle-sœur, cette vive Casellet élevée comme un Jeune-homme , montre un caractère différent : ainsi les deux Épouses vont prendre deux routes souvent opposées , pour arriver au même but.

—Mais, diront peut être plus d'un Lecteur , je ne suis pas trop content de votre *Première Partie* ! Quelle mal-adresse de n'avoir pas arrangé les faits de manière , que votre Héroïne refuse un Parti convenable , par étourderie , par entêtement , ou faute de le connaître assés ; qu'elle le suive pour s'échaper avec un Freluquet , sans autre mérite que sa figure , & le jargon de la Capitale ; qu'ensuite , après mille traverses , elle reconnaisse son erreur , & revienne bien repentante , se jeter aux genoux de ses Parens , pour convenir de ses torts ! Par-là vous auriez bien mieux rempli votre objet ; vous auriez prouvé la sagesse des Pères & Mères , l'inconsidération des Filles , & donné d'utiles leçons à ces dernières—. Ce Plan est fort bon : mais j'en aurais suivi un troisième , plus à mon gré , sans une forte raison ; c'est que je donne

une Histoire, & non pas un Roman (*). Au-reste ; je prie le Lecteur de regarder cette petite digression, comme l'*Épilogue* de la *Première Partie*. Reprenons le fil que nous avons quitté.

CHAPITRE XXX.

Les Nouveaux-mariés.

ON a dit, en terminant la *Partie de la FILLE*, que madame De-Combleval & madame De-Vorterre (*Félicité, Casellet*) se proposaient d'être inséparables : elles le devinrent, & n'habitèrent qu'une maison ; mais leur sort ne fut pas égal. De-Combleval, plus tendre & plus sensible que le jeune De-Vorterre, fut long-temps dans la première ivresse. Le jour de son mariage, il vit dans sa chère Félicité, la Divinité bienfesante qui se chargeait de son bonheur & de ses plaisirs : le premier soir, lorsqu'il fut seul-à-seul avec elle, il lui parla sur ce ton. La tendre Félicité goûta cette idée, & commença par donner les plaisirs. Je n'ai garde d'entrepren-

(* J'ai balancé, si je ne présenterais pas le tableau d'une conduite exemplaire en tout : mais outre que la *troisième Partie* y suppléera, la *Première* aurait été trop courte.

dre de les décrire ; ce serait un tableau digne de *Raphaël*, ou plutôt des *Voltaire* & des *Rousseau* ; je dirai seulement, que De-Combleval trouva dans sa jeune Épouse, une beauté complète, & que le plaisir fut aussi parfait que l'homme le plus voluptueux eût pu le désirer. Félicité qui tenait de ses lectures, commentées par la Metsvite, les *recettes* les plus raffinées de l'amour, fit d'une science dangereuse un légitime usage, pour augmenter la volupté, la varier, en marquer le terme avant l'instant où la satiété commence. Si son jeune Époux veut rassasier sa vue de ces appas enchanteurs, destinés par la Nature à procurer un double plaisir, Félicité ne permet pas que le voîle tombe entièrement, & que l'imagination n'ait plus rien à faire : S'il veut jouir, une molle résistance aiguise le désir, & ne cesse que lorsqu'une attaque plus vive semble *exiger*, plutôt que *demandeur* une entière complaisance : mais contente d'avoir donné le plaisir, elle ne souffre jamais qu'on en émousse la pointe ; il faut que, même en la quittant, le désir perce encore.

De-Combleval, dès le second jour du Mariage, fut mis au régime de l'Hymen par sa jolie Moitié. Qu'en arriva-t-il ? l'an;

née s'écoula comme un jour : De-Combleval , au bout de ce temps , croyait encore aborder M.^{lle} De-Vorterre , & non sa femme. La seconde année apporta peu de changement , mais elle en apporta ; la troisième produisit l'habitude , & l'art de madame De-Combleval perdit quelque de son pouvoir.

Pour madame De-Vorterre sa belle-sœur , elle fut d'abord vigoureusement aimée : la brune Casellet y trouvait son compte , & malgré ses beaux projets à la spartiate, elle ne s'avisa pas de modérer la dépense de son Mari ; l'huile brûla tout-d'un-coup , & la mèche s'éteignit. Ajoutez , que De-Vorterre avait hanté de jeunes Militaires , qui l'avaient fort prévenu contre les Femmes , & qui n'avaient que trop bien réussi à lui faire goûter une conduite avec elles , dont les effets , tôt ou tard , sont fort dangereux pour la foi conjugale. Les Guerriers furent toujours les fléaux de l'Hymen : les Achille & les Pyrrhus massacraient les Maris , & couchaient avec les Femmes ; les Octaves & les Tibères apprivoisaient les Femmes à la barbe des Maris ; de nos jours l'Officier petit-maître , efféminé , colifichet , est couru des Femmes , flaté par les Maris , & pille au jeu la Coquette & le Coc. :

CHAPITRE XXXJ.

Après ?

DANS le temps où De-Combleval commence à s'attiédir ; que De-Vorterre néglige passablement sa Femme , & porte à d'autres les trois quarts & demi de l'hommage qu'il lui rendait la première année de leur union , les deux Amies devinrent grosses comme de-concert ; ce qui semblerait prouver la véracité de quelques Naturalistes , qui prétendent que l'*Amour* trop vif , fondé sur la *tendresse* , & différent de l'*Amour physique* fondé sur le seul desir , n'est pas aussi favorable à la propagation de l'espèce , que le dernier. La joie que De-Combleval ressentit , de se voir bientôt Père , ranima son attachement : Félicité fut une Déesse à ses yeux ; les égards , les soins empressés , les attentions délicates lui furent prodigués. Aussi , l'aimable Femme savait rendre sa langueur intéressante ; le desordre de sa taille avait même quelque chose de provoquant , de voluptueux , qui mieux que jamais trouvait le chemin du cœur , & réveillait le desir.

Madame De-Vorterre n'eut pas le même bonheur ,

me bonheur ; son état déplut à son Mari , quoiqu'il fût charmé d'avoir des Enfans : il s'éloigna davantage , & n'eut plus pour elle que les froides attentions d'un homme , qui traite avec précaution le vase fragile où l'on a mis une précieuse liqueur. Ce n'est pas qu'elle eût perdu de ses traits , ou qu'elle se négligeât ; mais le caractère de son Époux n'était pas le même que celui de De-Combleval.

Ce fut un Fils qu'eut Félicité ; madame De-Vorterre ne donna qu'une Fille. Toutes-deux ne tardèrent pas à reprendre leurs grâces avec leur légèreté : De-Combleval parut plus amoureux que jamais , De-Vorterre revint à sa Femme pour quelques semaines.

Les deux Amies nourrissaient leurs Enfans : De-Combleval en fut charmé ; ce Père raisonnable & tendre partageait les soins nécessaires à son Fils : De-Vorterre ne fut pas fâché que sa Femme eût pris le même parti , qui paraissait le dispenser d'être assidu près d'elle , & qui , s'il enleve quelques charmes à la Mère , pourra justifier un jour les dédains du Mari. L'on voit par-là , que si madame De-Combleval & son Amie veulent entretenir le feu de l'amour , c'est par des moyens différens.

Félicité fut encore heureuse quelques années. Elle n'était plus, à la vérité, pour son Époux, une fleur tendre & fraîche que le soleil n'a pas encore fanée; elle n'est plus une fille charmante, dont les faveurs ont le prix de la nouveauté: mais c'est une Mère-de-Famille; c'est une Compagne, une *Amie*. Cette dernière qualité, d'assés mauvais augure en ménage, quand elle remplace seule des titres plus doux, peut encore rendre heureuse une femme raisonnable. Félicité l'était: elle dédaigna même d'employer les ressources qui lui restaient pour faire renaître l'Amour: Elle avait appris de la Metsvire, qu'il n'est véritable qu'une fois, du-moins avec chaque objet, & que s'il paraît assés souvent renaître de sa cendre, ce n'est plus lui, mais un sentiment bien inférieur, un goût momentané, peu flatteur, qui ne vaut pas l'amitié. (Je crois en mon particulier, qu'on peut croire la Duègne; elle avait beaucoup d'esprit, & devait se connaître en passions). Madame De-Combleval s'appliqua tout-entière à fortifier dans le cœur de son Mari, le sentiment qu'on nomme *confiance*, à l'appuyer sur l'estime; & si dans la suite il était question de quelque retour à elle, ce serait toujours de cette *confiance* qu'il faudrait l'entendre,

CHAPITRE XXXij.

L'Indifférence.

UNE Femme est elle faire pour être l'*amie* de son Mari? ce titre si vanté dans tous nos Romans, ne serait il qu'une chimère? Oui, si l'on consulte l'expérience. Pour être Amis, il ne faut pas avoir de devoirs à remplir l'un envers l'autre: l'*amitié*, libre comme l'air, demande qu'on lui puisse attribuer tout ce que fait l'*Ami*: cette passion de l'âme, outre l'indépendance, veut encore l'égalité. Les Époux ne sont pas indépendans, ils ne sont pas égaux; ils ne peuvent jamais être véritablement *Amis*. Dure vérité sans-doute; mais dont tous les ménages, bien examinés, donneront la preuve.

Il est si commun d'être Mère, que De-Combleval s'accoutuma bientôt à ne plus trouver si merveilleux qu'a sa Femme le fût devenue. — Mondieu, l'ami, lui disait un jour De-Vorterre, l'on dirait que tu veux t'arroger exclusivement tous les droits de la paternité! Vas-tu gâter les Enfans comme tu gâtes les Femmes? Je t'ai passé le premier; grâces à mon heureuse étoile, je ne cours aucun risque d'en souffrir: mais pour le second, peste! c'est

de conséquence ! un jour mes Marmots pourraient très-bien me citer leur Oncle, & de mes justiciables, devenir à mon égard des Juges très-sévères. Alons, un peu moins d'enthousiasme, des soins moins marqués; ne donne pas tant d'importance à ta chère progéniture : tudieu ! ton Fils croirait un jour que le monde n'est créé que pour lui ! tu prends le chemin d'en faire le plus impudent égoïste—.

De-Vorterre, comme je l'ai dit, tenait à des principes très-ordinaires & très-mauvais sur l'union des Époux, sur les devoirs des pères. On prétend qu'il avait puisé son égoïsme chés les Moines; que les Petits-maîtres de la Capitale avaient donné l'effronterie, la légèreté, l'inconséquence; les vieux Célibataires, leur cynisme; qu'ensuite il avait amalgamé le tout avec une forte dose d'épicurisme, pour rendre la masse plus liante, & s'en forger un système de morale, auquel il avait surajouté le vernis de ce qu'il nommait sa *philosophie*. En conséquence, il regardait avec indifférence, tous les événemens de la vie qu'il ne pouvait empêcher; il prétendait à tous les biens accessibles, après avoir considéré si le mal qui résulterait de la jouissance ne l'emporte;

rait pas sur le plaisir ; il se mettait le premier en tout , & ne considérait les autres que par l'utilité qu'il pouvait en tirer, &c. Avec ces principes , tant que sa Femme lui plut assés pour lui faire dédaigner les autres Belles , il l'adora ; dès qu'elle ne lui fit plus sentir l'aiguillon du desir, que le goût de préférence s'émoussa , l'épicurien De-Vorterre chercha d'autres objets qui le remuassent davantage.

S'il s'en fût tenu-là , son inconduite n'eût détruit que son bonheur. Mais il raillait De-Combleval sur son exactitude à remplir tous ses devoirs , & parvint à l'en faire rougir : il lui donna le goût de ses maximes , en lui montrant la manière commode dont il les mettait en pratique. Dans un voyage qu'il fit à sa Ville , Denichebourg , par un bon motif , lui fit part de quelques Écrits scandaleux. De-Vorterre eut l'inconsidération d'apporter & de montrer à son Beaufrère , un très-fot Monorime , fait contre Félicité (*).

(*) Les Écrivains de notre siècle ne font pas assés d'attention aux vices dominans dans nos Provinces. Ce serait un genre de satire neuf , & surtout fort utile , de les passer toutes en revues , & de reprocher à chacune ces vices locaux , ce goût de terroir qui dépare souvent les plus belles qualités. Par exemple, le vice très-intolérable de la Mé-

Le moindre ridicule , jeté sur l'Objet de l'amour , fait une impression fâcheuse , quoiqu'on méprise la satire. De-Combleval cessa de voir dans son Épouse une Femme l'admiration de tout le monde. Félicité s'aperçut avant lui-même de son changement ; elle ne l'en aima pas moins , & disait quelquefois à son Amie : — L'idée que mon Mari prend de moi me semble plus juste à-présent ; il me pri-

tropole des Bas-Bourguignons , c'est une noirceur , une atrocité de caractère qui leur fait empoisonner toutes les actions d'autrui ; je fais que ce vice ne leur est rien moins que particulier , mais on peut leur appliquer au sujet de la calomnie , ce qu'on disait autrefois des Habitans de l'île de *Cythère* , dans un autre cas : *On adore par-tout Vénus , mais à Cythère c'est le premier devoir.* Je vais citer deux exemples , entre mille , du plaisir qu'ils ont à dénigrer. Le premier est celui d'une jeune personne honnête , demeurée seule avec sa Mère , tandis que le Père exerçait dans les Troupes l'emploi de conférer la vie aux blessés. Trois Bas-Bourguignons formèrent la résolution de la perdre d'honneur , précisément parcequ'elle n'avait rien voulu leur permettre qui fût capable de le ternir. Leur trame grossièrement ourdie , consistait à l'accuser de s'être livrée avec l'un d'entr'eux à des actions scandaleuses , & d'avoir chansonné les Personnes en place. La jeune Fille ne quittait jamais sa Mère ; elle ne sut jamais tourner un vers : cependant le climat est si favorable à la calomnie , que les Ma-

sait trop : peut-être que j'en serais un jour venue à douter , si je ne vaux pas mieux que les autres Femmes ; & puis à me relâcher : car dès que l'on s'arrête dans la route du devoir , on retrograde.

CHAPITRE xxxiij.

Le Dégout.

DEUX Lettres qui me sont tombées entre les mains , composeront ce *Chapi-*

gistrats eux-mêmes accueillirent l'accusation , de la part de trois jeunes Étourdis. On fut sur le point de voir se renouveler le fameux trait de la Virgynie Romaine : la jeune Fille fut publiquement insultée ; l'innocence honnie fut traînée devant les Tribunaux : hommes , femmes , filles , tous de concert déchirent l'Infortunée , que la plupart n'ont jamais vue. A-la-vérité la procédure ne se continua pas : il était impossible de la suivre , les faux Témoins , pris dans la lie du Peuple , se rétractant ou se contredisant chaque jour. Enfin , au-bout de trois ans , un des Accusateurs , prêt à rendre l'âme , avoua la fourbe ; mais le coup était porté.

Le second trait , est une mascarade infame , digne de toute la sévérité des loix , où des Citoyens & des Citoyennes respectables furent joués comme dans l'ancienne Athènes : des Masques ressemblans ne permettaient pas de les méconnaître : les indécentes , les quolibets grossiers furent employés , non pour effrayer le vice , mais pour ridiculiser des actions innocentes , l'union des Époux &c.

tre. Madame De-Vorterre venait de partir pour sa Ville , & devait passer quelque temps auprès de ses Parens : on se rappelle ces derniers , sur tout l'aimable Lucile, aujourd'hui madame Denichebourg, que Félicité chérissait , & dont elle était adorée.

LETTRE de M.^{me} DE-COMBLEVAL
à sa BELLE-ŒUR.

*T*ON départ, mon Ange, fut un double malheur pour moi ; je perdis , il y a huit jours, la vue d'un Amie dont rien n'égale l'attachement, & son absence donne à mon Frère l'occasion qu'il cherchait, pour éloigner mon Mari de sa maison. Ils passent les journées ensemble : M. De-Combleval rentre fort tard ; bientôt peut-être les nuits s'écouleront.... O ma Sœur ! s'il allait s'engager jusqu'à préférer... Mondieu ! je frissonne, lorsque je pense quelquefois que sa santé peut être exposée.... Ce n'est pas tout-à-fait mon intérêt, qui me rend si sensible au refroidissement de mon Mari , tu le sais , ma chère, c'est le sien. Sans me parler ici des sentimens d'une fausse générosité, je t'avouerai que depuis que j'ai un fils , je desire beaucoup moins de trouver un Amant dans mon Époux ; je n'ai pas été fâchée qu'il eût moins d'empressement.

Et plus de dignité : mais s'il passe à l'indifférence ! ... s'il va plus loin , ... s'il aimait Quel exemple pour mon Fils ! comment son Père entreprendrait-il son éducation ? M. De-Combleval serait mort pour lui Ma Sœur ! des hommes , ce sexe fort , prudent , qui sait si bien se prévaloir de sa sagacité , de la vigueur de ses organes , peut-il ne pas faire cette réflexion !

Pour toi , mon Amie , tu as une fille , son éducation te regarde ; tu pourras peut-être même tirer quelque profit des vices de son Père , pour lui faire apprécier un sexe que nous ne sommes que trop portées à mettre au-dessus de nous. Elle apprendra par ton exemple , & sur tout par le mien , quel fond l'on doit faire sur l'amour le plus vif , le plus vrai : sans-doute , cette connaissance ne lui sera pas inutile , non pour éviter d'être trompée , c'est notre sort de l'être ; mais pour s'en consoler , lorsqu'elle le sera : Mon Amie , si je m'étais attendue à ce qui m'arrive , ma peine serait moindre de moitié.

Je reviens à ce que je disais des dangers que court mon Mari : voilà ma plus vive inquiétude ; si l'on m'ôtait celle là , mon mal serait supportable. J'aime M. De-Combleval à tant de titres , que ce sentiment est

immortel dans mon cœur ; je l'aime pour lui , pour son bonheur : je serai blessée , je l'avoue , qu'il soit heureux par un autre que par moi ; eh ! cela se pourrait-il !... mais je serais le plus à-plaindre de tous les êtres , s'il était malheureux. Je n'en veux pas à M. De-Vorterre de lui procurer des plaisirs ; je ne suis que fâchée qu'il les choisisse mal , qu'il expose ce que j'ai de plus chér aux séductions , à l'avidité , que sais je ? au tempérament de ces Femmes qui traitent leurs Amans comme une terre à-bail , dont on tire tout ce qu'on peut , parce qu'on ne doit l'avoir qu'un temps fort court. Cependant mon Mari semble me fuir ,... il me fuit en-effet... le dégoût succède à l'indifférence ... Oh ! ce dernier sentiment serait pourtant trop pénible à supporter. ... Je veux me flater encore.

Embrasse pour moi nos chers Parens , & cache leur soigneusement nos peines , sur-tout à M. De-Billetard. Quant à madame Denichebourg , tu peux achever la confidence. Mille & mille baisers à cette chère Cousine ; je sens tout ce que sa situation a de désagréable , & je préfère la nôtre ; mais elle est jeune , qui l'assure qu'elle n'aura jamais d'Enfans ? &c.

R É P O N S E.

..... J'EN suis encore à concevoir comment une Créature douce & sensible comme toi peut être négligée. Quant à moi, cela m'étonne beaucoup moins ; je parais légère, brusque, inconséquente ; je puis avoir fourni quelque sujets à mon Perfide ; d'honneur, il est certains momens où je l'excuse un-peu. Mais l'adorable Amie que le Ciel m'a donnée, est sans défauts ; toujours égale, toujours tendre, jamais importune, prévenante avec discrétion ; l'homme le plus fantasque ne pourrait trouver où elle donnât matière au reproche.

Voici quel est mon sentiment sur nos Maris : le mien est un libertin, un insensible, que j'ai cru tendre, parce qu'il avait des desirs : qu'un homme de ce caractère soit infidèle, je ne vois pas qu'on doive s'en étonner : le plaisir était son but ; une certaine curiosité de connaître celui que je pouvais procurer était le motif qui l'attachait à moi : cette curiosité satisfaite, je suis à son égard comme un Livre fort beau, très-intéressant, mais qui lu, relu un million de fois, devient insipide : on dit encore aux autres, Ce Livre est beau ! mais on ne le lit plus, & l'on n'en parle qu'en bâillant. Et voila mon Mari. — Ma Femme.

est aimable, dit-il à tout le monde ; j'en suis très-content—. Certaines Imbécilles en concluent qu'il est encore amoureux de moi ; d'autres, non moins sotes, mais qui savent quelle est sa conduite, sont surprises qu'il me néglige avec de pareils sentimens ! ... Mondieu, que le commun des Femmes pensent peu !

Si j'avais eu mon expérience actuelle, j'aurais deviné, dès les premiers jours de notre mariage, ce qui devait m'arriver. Tu sais, ma Sœur, comme il était dans l'enthousiasme, dans l'ivresse ; avec quelle ardeur il recherchait ces plaisirs ravissans pour lesquels mon goût semblait égal au sien ; comme il s'applaudissait de le trouver en moi : souvent tu fus témoin de l'emportement de ses caresses ; tu souriais en te cachant le visage de ton éventail, mais rien ne t'échappait. Eh-bien ? que signifiait tout cela ? Que l'amour de mon cher Mari n'était qu'un feu de paille, qui brillait beaucoup aux dépens de sa durée.

Mais venons au tien : Si j'excuse un peu M. De-Vorterre, je pense tout-différemment sur le compte de M. De-Combleval : ce dernier est naturellement tendre ; il sort de son caractère, en voulant imiter son Ami ; s'il suivait le secret penchant

de son cœur, il serait, sinon constant, du-moins habitudinaire & rangé : ton Mari devient donc inexcusable sous ce point-de-vue. Mais ce n'est pas tout ; Félicité De-Vorterre vaut mieux que moi : pour la négliger, & se priver du bonheur qu'elle sait procurer, il faut être un fou, un frénétique, ennemi de soi-même. De quelle femme pourra supporter la société, l'homme aimé qui a joui de la tienne ? quelles caresses sont comparables à celles de ma sensible Amie ? combien de fois n'ai-je pas rougi de moi-même en te voyant auprès de ton Époux ? Félicité ! vous étiez une ange, dont la paisible tendresse fixait l'instant rapide du bonheur ; un de vos baisers valait la faveur suprême, & celle-ci, était un enchantement.... Oui, mon Amie, pour te négliger, il faut être... ce que sont les Maris. Comment un homme sage, tel que M. De-Combleval, pourrait-il écouter les insinuations de M. De-Vorterre, s'il n'avait pas dans l'esprit un défaut de justesse ?... Il faut l'en guérir ; d'autres diraient, l'en punir ; mais je sais à qui je parle. Mon Amie, sûrement ton Mari est rassasié de bonheur ; il eût valu réveiller son appétit par la privation, affecter de l'indifférence, prendre une no-

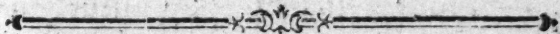
ble fierté. . . Il n'est plus temps. . . Mais nous pouvons encore dédaigner qui nous offense. Je te ferai justice de mon Mari ; fais-moi raison du tien. A mon retour, je te communiquerai nos projets , qui sans-doute réussiront pour toi , peut-être pour moi-même : je ne te recommande, pour le présent , que du courage , & les semblans les plus adroits de l'indifférence.

Nos Parens , & sur-tout ta Maman , la mienne & l'aimable Cousine , te font mille amitiés : Quant à M. De Billetard , il est tout plein de toi : je t'avouerai que je le consulte indirectement : il est favorable à mes idées : je me propose de le faire sonder plus efficacement encore par madame Denichebourg , qui n'est pas non-plus sans quelques-sujets de plainte , mais d'une nature différente des nôtres. Je t'informerais de tout cela , non par Lettres , car je pars dans huit jours , mais de bouche. Adieu , chère Idole de mon cœur : si l'amour passe, songe ma Sœur, qu'il n'en est pas de même de l'amitié ; celle de ton ALEXANDRINE est éternelle.

P. S. Ma Lettre est le double de la tienne , c'est que je suis en Province , & loin de toi. Cependant notre chère Lucile vaut son prix : mais pour toutes ces autres

Femmes que nous avons connues , qui s'aimaient étant filles , on dirait que le sentiment est mort dans leur cœur depuis le mariage : En Province , je le remarque , ce lien est un goufre qui absorbe jusqu'au souvenir des autres liaisons. Il n'en est pas toujours de même à Paris , l'on ne s'y concentre pas tant , & l'égoïsme du mariage y est moins complet.

Durant l'absence de madame De-Vor-terre , De-Combleval vit des Femmes à la mode , & des Filles de Théâtre ; il trouva ces Créatures-là ravissantes : Dans sa première ivresse , il ôsa les comparer à sa Femme ; & les beautés de la Nature , sa riche simplicité , le cédèrent au faux brillant de l'art : Félicité lui parut bonne pour gouverner un ménage , & voila tout. — Quel fastidieuse uniformité l'on voit chés nous , dit-il le premier à De - Vor-terre — ! Et l'on imagine bien quelle fut la réponse de celui-ci.



C H A P I T R E X X X I V .

La Haine.

MA D A M E De-Combleval supporta sans se plaindre , les écarts de son Mari : loin de lui montrer de l'humeur , elle le re-

cevait d'un air ouvert & content : telle fut sa conduite durant l'absence de sa Belle-sœur. Lorsque cette dernière fut de retour; qu'elle eut vu comme on les négligeait, comme on les méprisait, sa pétulance naturelle l'emporta. D'abord elle attaque De-Combleval par des reproches: le Mari de Félicité, confondu par tout ce qu'elle lui disait, convint de ses torts, & promit de les réparer. Madame De-Vorterre le ramène en triomphe aux pieds de son Épouse. Félicité, surprise, au lieu d'exiger des satisfactions, excuse l'étourderie de sa Belle-sœur, & prie son Mari de croire qu'elle ne prétend pas diriger sa conduite. Heureusement Alexandrine n'était plus là; charmée de son prétendu succès, elle était allée faire à son Mari la même mercuriale. De-Vorterre reçut assés mal les remontrances de son Épouse. Voici comme la bouillante Alexandrine rendit elle même cette conversation à son Amie.

— Trouvez vous bon, Monsieur, que je vous rende visite? — Toujours la bienvenue, Madame: vous savez que vous tenez le premier rang entre mes Amis. — Moi! Monsieur? mais l'on oblige ses Amis, on les traite bien dans leur personne & dans ceux qui leur sont attachés; est-ce là ce

que vous faites, Monsieur? — Mais, oui, Madame, sans contredit. — Envers moi, tout vous est permis, Monsieur, j'ai trop de fierté pour suivre un cœur qui s'échappe, ou plutôt qui ne fut jamais à moi: passons là-dessus; car je ne veux pas avoir l'air de vous rien reprocher: mais, Monsieur, madame De-Combleval, que vous desservez, est mon Amie; attendez-vous, si vous continuez de donner vos principes à son Mari, de trouver en moi une inséparable Furie, qui vengera, non l'Amour; mais l'amitié. — D'honneur, Madame, l'on dirait que vous prenez le ton tragique: continuez, il vous va, tout fiéd aux Belles. — La vengeance leur sied-elle, Monsieur? — Mais, oui, comme toute autre chose: — Impudente réponse! — Elle convient à la demande. — Je vous prie, Monsieur, de permettre que votre Sœur soit heureuse, & de lui laisser son Mari. — Madame, observez, qu'apparemment vous n'exigez pas que je rompe avec M. De-Combleval? Il est mon Ami, je veux son bonheur, comme vous voulez celui de sa Femme, parce qu'elle est votre Amie. — Et vous détruisez, Monsieur, le bonheur de votre Ami! — Ce n'est pas une chose dont je convienne. — Et moi,

je la certifie. Depuis qu'il est assés facile pour vous écouter, il néglige sa Femme...

—Entendons-nous, ma douce, ma paisible Moitié : vous ai-je dit que je me chargeais du bonheur de sa Femme ? vous ne le voudriez pas, & ce serait empiéter sur vos droits les plus chers. —Monsieur, deux Époux bien unis, comme le seraient sans vous M. & madame De-Combleval, sont heureux l'un par l'autre : c'est une vérité que vous ne pouvez connaître ; mais consultez votre Ami, peut-être il s'en souvient encore, & pourra vous le faire concevoir. —Très-bien dit, Madame ; vous parlez comme Démosthène, vous avez sa véhémence, son atticisme ; permettez que je fuie un Ennemi que je n'aurais sûrement pas la gloire de vaincre.

—Un Ennemi, Monsieur ? ... Et puis cette allusion, délicate, honnête.... —Vous relevez aigrement des expressions innocentes : je vais, Madame, où l'on aura plus d'indulgence, où l'aménité, la politesse assaisonneront l'entretien. —Les personnes dont on se plaint sont telles que nos torts les ont rendues : En avez-vous avec celles auprès de qui vous allez, Monsieur ? —Lorsque j'en ai, Madame, on ferme les yeux. —Ah ! si ce moyen eût

suffi.... Mais, je vous retiens; adieu, Monsieur : accordez-moi la grâce que je vous demande, & du reste, traitez-moi comme il vous plaira—.

De-Vorterre, piqué contre sa Femme; résolut de la faire repentir de ses remontrances & de ses menaces. Il ne doutait nullement que la harangue ne fût concertée avec madame De-Combleval; ainsi l'intérêt de cette dernière ne fut d'aucune considération pour lui. Dès le même soir, il guetta son Beaufrère, lorsque ce dernier sortait de chés sa Femme, & l'entraîna dans une partie qu'il avait liée tout-exprès. En chemin, il lui découvrit ce qu'il appelait la *conspiration* de leurs Femmes; il lui peignit Félicité comme une douce hypocrite, qui savait adroitement se servir de la vivacité de sa Belle-sœur, pour agir audehors, tandis qu'elle était le conseil en dedans.—Au reste, mon Ami, continua-t-il, madame De-Combleval est ma Sœur, elle m'est chère; croi que mes conseils tendent autant à son véritable bonheur qu'au tien: Quand vous serez-là tous-deux à vous ennuyer des journées entières; à vous assoupir à force de tendresse, à vous gêner, où cela vous mènera-t-il? A vous faire une très-mauvaise santé, com-

me il vient d'arriver à quelqu'un de ta connaissance ; ce pauvre *Luffanville* ; tu fais bien , ce Mari fadement idolâtre de sa Moitié ? Eh-bien, tous-deux ils ont des vapeurs : Madame a commencé ; le pauvre benêt a redoublé d'attentions ; & le même mal l'a pris. Alons , soyons hommes ; laissons-là toutes ces enfances de la Jeunesse ; voyons le monde , & prenons la fleur des plaisirs—. Ces maximes souvent répétées , assaisonnées par des amusemens variés , furent enfin goûtés par De-Combleval : Dès qu'il fut parvenu à regarder sa Femme comme allant finement à son but ; qui était de le tenir dans la dépendance , il ne fut plus touché de ses vertus ; au contraire, elles l'importunaient ; il sentit dans son cœur un mouvement de haine ; il ôsa chercher à se prouver à lui-même qu'elle la méritait.

CHAPITRE XXXV.

Chagrins.

L'ÉPOUSE de M. De-Combleval eut bientôt une occasion de se convaincre qu'elle avait entièrement perdu le cœur de son Mari. Ses manières , ses discours étaient poliment froids ; cantonné jusqu'à

midi dans son appartement , il ne paraît fait qu'un instant dans celui de sa Femme , à l'heure où elle recevait du monde , après avoir donné le matin à ses affaires , que les deux Beaufrères ne négligeaient pas ; le reste du jour était destiné aux amusemens dont De-Vorterre avait fait contracter l'habitude. Félicité , presque oubliée , n'en adorait pas moins l'Ingrat qui la fuyait ; son état était pénible ; cependant il n'était pas insupportable.

Un jour Félicité passait chés son Amie : celle ci venait de sortir. De-Vorterre & De-Combleval étaient dans le cabinet du premier, où ils s'entretenaient assés haut, se croyant en liberté : mais c'était un piège adroit, que leur tendait madame De-Vorterre ; une fille à elle (cette même Pétro-nille dont j'ai parlé , qu'elle avait demandée à sa Belle-sœur , parce que ce caractère lui convenait) une fille à elle , cachée par son ordre , écoutait la conversation. Au bruit que fit madame De - Combleval , De-Vorterre qui parlait , s'interrompt ; mais comme elle avait entendu sa voix , elle regarda dans cette pièce. Les deux Amis crurent qu'elle pouvait avoir saisi quelque chose de leur entretien , & pa-reurent embarrassés, — Je vous gêne , dit

en souriant Félicité ? c'est ici l'heure où vous traitez de vos affaires, je vous laisse—. Comme elle se retirait, son Amie rentra ; de-sorte que ce furent les hommes qui sortirent. Dès que madame De-Vorterre les vit éloignés, elle court au cabinet, pour tirer sa Femme de chambre d'une cachette où elle l'avait logée. —Eh bien, Pétronille, qu'ont-ils dit ? rien ne t'a-t-il échappé ? voyons, voyons. ... Ah ! traîtres, je vous confondrai. —Quoi ! dit Félicité, par vos ordres, elle a ... —Depuis quand, s'il vous plaît, répart Alexandrine, n'est-il pas permis à une Femme trahie de surprendre les secrets de son Mari ? J'avais ouï quelque chose de leur confidence ; je l'ai interrompue à-dessein, & tandis que je les forçais de me suivre dans mon appartement, pour leur montrer nos emplettes d'hier, je donnais tout-bas mes ordres à Pétronille : Dès que j'ai cru qu'elle pouvait s'être arrangée dans ce cabinet, j'ai quitté le Couple maudit, dans la vue de lui laisser toute la liberté qu'il lui fallait pour s'expliquer librement—. Madame De-Combleval prit sa Belle-sœur à-part, afin de lui représenter combien il était imprudent, qu'un tiers, une fille à elle, jeune, indiscrete par caractère, fût..

—Ma Pétronille indiscrete! voila ces Femmes serieuses; dès qu'on est gaie, l'on est imprudente, indiscrete! je me fie plus à la folâtre Pétronille, qu'à la taciturne Aimée; tu ne connais pas ma Pétronille. D'ailleurs, je veux avoir quelqu'un dans ma maison, qui sache & qui puisse dire, s'il le falait, de quel côté sont les torts. —Eh! faudra-t-il jamais le dire? —C'est ce qu'il sera bon de voir. Mais cette altercation retarde la satisfaction de ma curiosité. —Mon Amie, tu me dispenseras d'être présente.... —A la bonne-heure; j'adore ta vertu, ma chère; oui, je l'adore; tes scrupules accroissent mon estime & mon amitié; mais mon Enfant, je ne puis, ni ne veux t'imiter en tout—. Félicité se retira: madame De-Vorterre se fit aussitôt répéter la conversation, qu'elle rendit ensuite à son Amie par lambeaux, pour ne pas l'effaroucher.

Entretien des deux Maris.

De-Combleval (répondant à son Ami): Mais, aux mieux! *De-Vorterre*. Je te l'avais bien dit: sa conversation? *Comb.* Est délicieuse; gaie, badine, légère, elle séduit, elle enchante, en paraissant ne chercher qu'à s'amuser elle-même. *Vort.* Et sa médisance? *Comb.* Je n'en entendis

jamais de si aimable : comme elle peint ses Compagnes ! on les nomme , dès le premier coup-de-pinceau. *Vort.* Et ses caprices , hem ? *Comb.* C'est précisément par-là que je la trouve adorable : comme elle sait se diversifier ! Elle n'est pas un instant la même : folle une minute , sérieuse aussitôt ; caressante , provocante ce moment-ci ; celui d'après , froide , indifférente , elle ne laisse pas le cœur en repos deux secondes ; tout le temps qu'on est auprès d'elle , n'est qu'un instant ; la gradation de son enchantement est si bien nuée , qu'un plaisir efface l'autre , & qu'on ne sent l'impression que du dernier. *Vort.* Eh-bien , mon Ami , tu vois combien ces commencemens d'intrigue sont délicieux ; je dois t'avouer que les roses précèdent les épines ; attens quelques jours , la petite Danseuse changera du blanc au noir ; ce ne seront plus que des caprices de dépense qui lui prendront ; je veux te garantir de cet inconvénient , & t'apprendre à ne faire qu'ébaucher les passions ; à quitter en-un-mot les Belles , avant qu'elles t'aient rassasié. On doit avoir un régime pour le plaisir comme pour la santé , mon chér : je serai ton Médecin : Demain il faudra rompre avec l'aimable Véthenet. *Comb.* Y penses-tu !

tu ! je l'adore. *Vort.* Bon ! est-ce qu'on doit aimer aujourd'hui ? *Comb.* Mais.... *Vort.* Va , je fais bien ce que tu adores , c'est le plaisir. *Comb.* D'honneur, elle m'intéresse. *Vort.* Eh bien, dépique-toi donc , & prends quelques jours de - plus : on voit que ta Femme t'a gâté : comme tu es encore novice ! eh mais , sans moi , il faudrait t'ensevelir dans le ménage ; un pas fait au dehors te perdrait ! Par-exemple , tu crois que la *Petite* t'intéresse ! c'est-là du neuf ! du rare ! ou plutôt de l'imbécille... Cependant je ne veux que ton amusement ; prolonge ton erreur , mon Ami , jusqu'à ce que la lumière de l'expérience t'ait éclairé. . . . J'étais exactement tout-comme te voila, quand j'épousai l'amazone Alexandrine ; elle me parut piquante , je me crus épris , sérieusement amoureux ; le parti me convenait , je suivis mon penchant : D'abord tout me confirma dans mon erreur : ma Femme était bien la plus délicieuse jouissance ! Vive , emportée , tendre , mais raisonnable , elle eut pendant six grands mois le charme de la nouveauté ; depuis elle , je t'avouerai que je n'ai pas trouvé de femme qui l'ait conservé six heures ; & si je ne craignais de t'épouvanter, je te dirais, plus de six minutes

II Partie.

C

(après que tout est dit , s'entend). *Comb.* Tu te contredis , ce me semble : ne convenais-tu pas , tout à-l'heure , que l'aimable Vechénet sait se diversifier ? *Vort.* Mon-dieu ! laissons-là ta divinité ; tu la sauras bientôt par-cœur , & ses pareilles seront pour toi ce que sont aujourd'hui toutes les Femmes à mon égard. *Comb.* Dans ce cas , mon Ami , ton expérience n'est pas un bien tout-à-fait si désirable. *Vort.* Pardieu ! j'admire ta bonhomie ! un Sauvage voit un automate ; le Flûteur de *Vaucanson* , par-exemple ; il ne peut se lasser de l'admirer , sa surprise augmente à chaque instant , & le plaisir en proportion ; me diras-tu qu'il est plus avantageux pour lui de ne pas l'instruire ? Un homme qu'on a tiré d'une erreur charmante , consentirait-il de sang-froid qu'un Dieu l'y replongeât ? Ce n'est pas la volupté que je veux détruire , je veux t'en faire connaître une d'un ordre nouveau , dont la base soit solide , & le caractère , la réalité. Vois tout sous son véritable point-de vue ; jouis sans illusion , sans prévention , & tes plaisirs à-venir différeront autant de tes plaisirs passés , que ceux d'un homme éveillé surpassent ceux d'un homme qui rêve. *Comb.* Je me rends ; tes raisons me paraîs-

sent bonnes. *Vort.* Ma foi ! tu me donnes par cet aveu , mon chère , un plaisir que je n'avais pas encore éprouvé.... Paix ! voici ta Femme ! aurait-elle entendu ? *Comb.* Je pourrais au moins te répondre qu'elle n'a pas écouté ; je la connais. *Vort.* Bon ! bon ! te voilà comme je desirais ! tu l'estimes , & tu ne l'aimes plus ! bon ! ...

Madame De - Combleval est entrée , continua Pétronille , & vous savez , Madame , ce qu'elle leur a dit—

Imaginons ce que devint la tendre Félicité , lorsque sa Belle-sœur lui eut rendu cette conversation. Ses peines auparavant n'étaient que des craintes vagues ; elle voit aujourd'hui que son Mari trouve une autre Femme plus aimable qu'elle ; sa Rivale lui est connue ; Félicité va ressentir enfin le cruel tourment de la jalousie ; la douleur ternit pour la première fois les roses de son teint ; elle courut s'enfermer auprès de son fils ; elle l'arrosa de larmes amères , & chaque jour , elle goûta ce triste plaisir : mais aussi , jamais elle ne quittait ce fils , si tendrement aimé , qu'elle n'eût repris en le caressant la sérénité qu'elle voulait toujours montrer au Père.

Madame De-Vorterré suivait une conduite bien différente : furieuse contre

son Mari , elle formait mille-projets de vengeance : heureusement pour De-Vor-terre que le plus praticable de tous, le seul qu'il redoutât, quoiqu'il n'en convînt pas avec lui-même , était incompatible avec l'honnêteté de sa Compagne. Il n'eut donc que de bruyantes scènes à essuyer ; il fut tourmenté, excédé de plaintes; on lui rendit sa maison insupportable: le Corrupteur de De-Combleval en fut réduit à regretter la douce tranquillité dont il avait joui. Sa Femme s'aperçut de son chagrin secret, & s'en applaudit; elle disait quelquefois à sa Sœur : On apprivoise les animaux paisibles par la douceur, par de bons traitemens; mais les bêtes féroces ne sont domptées que par l'affaiblissement , la faim, les coups. Laisse-moi mettre au régime ce Mentor éclairé de ton Mari; traite ce dernier à ta manière , & je crois que nous réussirons toutes-deux,

CHAPITRE XXXVJ.

Faux-semblans.

UN matin Alexandrine entre brusquement chés son Amie : — Je viens d'imaginer un moyen d'intriguer , de desespérer nos deux Perfides , lui dit-elle. — Les

desespérer , répondit Félicité , n'est pas ce que je demande. — Oh ! tu ne sais pas quel effet cela produirait : mon Amie , laisse-toi conduire ; si je ne réussis pas , tu me guideras à-ton-tour. Le moyen est facile ; soyons gaies , vives , enjouées , parlons-nous à l'oreille en leur présence , avec un sourire fin , qui signifie bien des choses ; que de temps à autres , certains coups-d'œil d'intelligence , quelques mots échappés sans affectation , fassent entendre que nous avons des affaires particulières , des occupations agréables. — Où tout cela nous mènera-t-il ? — Où , ma chère ? mais à fixer leur attention : alors , j'ai sur les rangs un Adorateur tout prêt.. — Mon Amie ! — Ne t'effraie pas , ma chère âme ; je veux essayer d'un remède dangereux , mais c'est pour un mal desespéré. Et toi-même , si tu veux m'en croire. . . . — Plutôt , mon Amie , plutôt , mille fois être malheureuse , que d'enhardir , quel que fût mon motif , un panchant coupable ! Ah ciel ! & de quel droit porterais je dans le cœur d'un autre le trouble cruel qui déchire le mien ! de quel droit me permettrais - je de l'attacher à moi , pour le jouer ensuite , & lui déclarer que je n'ai prétendu le faire servir qu'à

mon avantage particulier ? Ne lui devrais-je donc rien ? Quel malheureux égoïsme , que celui qui nous fait chercher notre repos aux dépens de la tranquillité d'un autre ? Chère Amie ! si tu m'aimes , tu quitteras ce dessein , pour toi comme pour moi. — Tu fais bien , mon Ange , que je suis trop entêtée pour me desister de ce que j'ai décidé : contente-toi que je ne t'oblige pas à m'imiter : encore n'est-ce pas un point bien résolu. — En-vérité , ma Sœur , tu... — Paix ! apprenez , madame la scrupuleuse , que si ce moyen vous déplaît , j'en connais un autre , & que je saurais ménager votre délicatesse. — Il n'est point de ménagemens... — Il en est ma chère vie ; il en est que tu approuveras. Te souvient-il de mon déguisement ? — On ne peut guères l'oublier. — Ah ! ma chère , que n'étais je pour toi ce que je paraissais !.. Mais ce sont des regrets superflus... Tu te souviens encore de cette bonne & compâtissante Hôtesse , & de sa Fille ? — Je me reproche de les avoir négligées. — J'y ai suppléé : Eulalie , sa Fille , a dix-sept ans aujourd'hui : elle est charmante , bien élevée ; par mes soins , elle a eus des Maîtres pour tous les Arts & toutes les Sciences qui conviennent à notre sexe ; elle fait

parfaitement l'italien & l'anglais. Personne ne pourrait la connaître que M. DeVorterre ; mais il ne l'a pas vue depuis six ans : mes habits d'homme sont encore chés sa Mère avec les diamans de Fortenbois , plusieurs bijoux à toi ; ce sont des présens que je leur ai fait de mon autorité privée. Mais ce n'est pas-là ce que je voulais dire : cette aimable Fille , c'est le galant que je te destinais. L'agréable Cavalier passera pour un jeune Anglais qui voyage , & dont le petit Cousin De-Cuperville nous aura donné la connaissance ; tu l'accueilleras , on l'introduira mystérieusement ; on nous guettera , l'on nous surprendra , nous serons embarrassées , & nous verrons. — Mon Amie , une difficulté ? le ridicule suivra la découverte ; ce qui nous est arrivé le rendra plus propre à porter coup : ce moyen , une fois éventé n'excitera que la moquerie de ceux que tu veux ramener. — *Ceux ?* dis celui ; ce n'est que pour toi , cet Amant postiche : Pour ton Amie , elle est assés sûre de sa sagesse , elle estime assés le sexe , dont elle n'a pourtant que trop à se plaindre , pour user de tant de précautions : Un très-aimable Cavalier se prête à tout ; il est bien averti que ce ne sont que des semblans ;

ainsi , je ne le tromperai pas... Tu souris? mon dieu! crois-tu donc le cœur des hommes toujours prêt à prendre feu? Mais pour te rassurer , je te dirai que ce Jeune-homme , Ami de nos dignes Époux , & Parent de M. De-Combleval du côté de sa Mère , m'a des obligations essentielles; que d'ailleurs il est amoureux de la plus aimable Personne du monde après ma Sœur: je veux te la montrer : M. De-Cuperville. .. — M. De-Cuperville! — Lui-même: ne saurait-il donc être amoureux! — Il m'a toujours paru d'une insensibilité... — Il aime depuis qu'il est sorti du Collège; depuis deux ans; tu verras sa jeune Amie. De-Cuperville desire ardemment de la lier avec toi; & voyez un-peu! je suis sa Bienfaitrice , & c'est toi qu'on préfère; ou ne parle que de madame De-Combleval , on ne vante qu'elle; &... l'on me fait par-là mille fois mieux sa cour.... Il nous doit l'histoire de l'origine de sa passion , & nous la racontera: je te prévient que la Jeune-personne n'est pas à beaucoup - près aussi riche que son Amant. — Eh! qu'importe , si le mérite & la vertu suppléent à la fortune? — Tiens, c'est la jeune Beauté que nous admirions un jour de chés le petit Cousin; elle des

meure comme lui , rue *S. J. d. B.* tout près du Collège. — Je me la rappelle ; c'est une enfant , mais elle est charmante , & je lui donne ma voix , si tout le reste répond à la figure. Revenons à ce que tu disais : ne crois pas , mon Amie , que je puisse me resoudre à souffrir les soins de ton faux Cavalier. ... — Eh mon dieu ! ce ne ferons pas des soins ; nous voulons seulement qu'on le croye—.

Madame De-Combleval fit encore beaucoup d'autres objections , & ne se rendit pas entièrement sur ce point ; mais elle consentit à tout le reste. Les deux Amies affectèrent la plus grande gaîté ; ce que madame De-Vorterre avait prévu ne manqua pas d'arriver , ce changement surprit. Elles ne s'en tinrent pas-là ; De-Cuperville leur amena mademoiselle *Laurens* , sa jolie conquête ; la fille de la bonne Hôtesse , que nous appellerons *sir Brillant* , vint avec eux. Cela fit un très-joli cercle. M.^{me} De-Vorterre mit l'épreuve à profit , pour se procurer des amusemens réels , & distraire sa chère Félicité. Le petit De-Combleval , qui se nommait *Durichemont* , d'un nom de Terre , & la petite Lucile-Félicité , fille de madame De-Vorterre , âgés de trois ans , & par-con-

séquent très-raisonnables, y furent admis ; la petite société fit assaut de talens, & ces amusemens tournèrent au profit des deux jeunes Aggrégés : sir Brillant commença dès-lors à leur enseigner, l'*italien* à Lucile, & l'*anglais* au petit Durichemont.

Ce nouveau train de vie n'eut pas duré quinze jours, que les deux Époux y donnèrent toute leur attention. L'on ne saurait exprimer quel fut leur étonnement un soir, d'entendre un concert chés leurs Femmes: ils se glissent dans la pièce voisine de celle où la petite société tenait sa séance ; ils voient que trois aimables Cavaliers font briller la joie sur le visage des deux Épouses. (Mademoiselle Laurens, à la sollicitation de madame De-Vorterre, avait pris un des habits d'Eulalie). Lorsqu'on eut cessé de chanter, les deux jeunes Cavaliers féminins s'occupèrent, l'une auprès d'Alexandrine, l'autre auprès de Félicité. Le faux cavalier Laurens avait su plaire à madame De-Combleval, qui se proposait d'en faire sa seconde Amie : elles parlaient du jeune De-Cuperville ; Félicité marquait toute la satisfaction qu'elle ressentait du choix de son Cousin ; & promettait son appui. Julitte Laurens (en

Cavalier) pour l'en remercier lui baisait la main. Madame De-Combleval, quoiqu'elle la connût, rougit de cette action, & fit entendre qu'elle la desapprouvait, à-cause de l'habit. La première chose que virent les Maris, ce fut précisément cette liberté du prétendu jeune Muguet; ils entendirent une partie de ce que Félicité lui disait, & tout justement ce qui devait les confirmer dans leur erreur: D'un autre côté, le faux sir Brillant ne se ménageait pas avec madame De-Vorterre, qui paraissait avec lui sur le ton de la plus grande familiarité. Dans le même instant Pétronille entra: cette Fille dit un mot à l'oreille de la Maitresse. Aussitôt la malicieuse Alexandrine fait des agaceries à De-Cuperville, excite sir Brillant, & recommande tout-bas au joli cavalier Laurens, de ne pas trop s'arrêter aux scrupules de Félicité. Les deux perfides Maris, témoins de tout, furent sur le point d'éclater, car l'air tendre de Félicité, la manière dont elle parlait à Julitte, en disait peut-être plus que l'enjoûment de madame De-Vorterre. Ils n'y purent tenir jusqu'au bout; ils sortirent.

Dès qu'ils furent dans un lieu d'où ils croyaient n'être pas entendus, l'affligé

De-Combleval regarda tristement son Ami : — Rien à vous reprocher ; lui dit il , ta Femme & toi ; ce que tu fais pour l'un , elle le fait pour l'autre , je l'ai vue encourager ce petit Efféminé. . . . Et ton Mylord ? & ce petit effronté de Cuperville , à-peine sorti de la poussière du Collège , & de la crasse des expériences physiques ? ... Félicité !... ah madame De-Combleval ! est-ce-là cette vertu si pure ? ... qui l'aurait pensé ! — De-Vorterre l'écoutait paisiblement , quoiqu'il ne fût pas moins blessé que son Ami : cet homme , si peu délicat sur l'honneur des autres , comme je l'ai dit , n'entendait pas raillerie sur le sien : mais il était obligé de cacher ces sentimens à son Beaufrère ; il s'efforça de rire. — Parbleu ! lui répondit-il , tu prends les choses bien bourgeoisement ! D'ailleurs , ce que nous avons vu , ne mérite pas. . . — Ne mérite pas , monsieur ? ... Ventrebleu , ma Femme en aime un autre , vous en êtes cause , votre Femme & vous , & puis vous venez me dire.. — Eh ! doucement , doucement , l'Ami ! me croyez-vous plus souffrant que vous ? Éclaircifions tout- ceci : mais point de précipitation , nous nous couvririons de ridicule par l'éclat que nous ferions—. Ils sorti-

rent, en achevant ces mots. Et Pétronille, qui tous les jours les guettait; qui les avait vus entrer dans la pièce où ils avaient écouté; qui en avait averti sa Maitresse; qui était retournée à son poste, pour ne rien perdre de leur conversation; Pétronille, dis-je, ne pouvant plus rien entendre, courut redire à madame De-Vorterre tout ce qu'elle avait pu saisir. Mais la prudente Alexandrine se garda bien d'en parler à Félicité; elle se contenta, de concert avec sa Pétronille, de prendre les plus exactes précautions pour mettre Julitte, le faux sir Brillant & De-Cuperville à couvert du premier mouvement de M. De-Combleval.



CHAPITRE XXXvij.

Combats.

Nos deux Maris, persuadés que leurs Femmes ont aumoins un attachement de cœur, flotent entre la fureur, la honte & le desir de se convaincre de ce qu'ils craignent. De-Combleval lance à-tout-moment sur De-Vorterre le coup-d'œil du reproche; tandis que ce dernier, à-peine revenu de son étonnement, devine quelquefois de la vérité, combine tout, &

présume qu'on les joue : avec une meilleure opinion des Femmes , & ses lumières , il n'en aurait pas douté.

Cependant De-Cuperville & sir Brillant font quelque temps sans reparaitre. Pétronille avait éventé quelques projets violens de M. De-Combleval , qui eussent amené trop-tôt le dénouement ; on résolut de le laisser rasséoir : mais la vive Alexandrine , dont il troublait la marche , se promit bien de la lui garder meilleure encore. Elle alla prévenir Julitte & De-Cuperville de se tenir prêts au premier signal pour toute une après-dinée. En-mêmetemps elle fit part de ses desseins à la jeune Eulalie. Le jour n'était pas fixé ; ce devait être celui où les deux Époux se-raient arrêtés chés eux , pour les affaires de leur Compagnie. Ce jour désiré ne tarda pas : madame De-Vorterre court prendre Julite , elle la conduit chés Eulalie , où l'Amante de Cuperville mit un habit d'homme. Toutes-trois reviennent ensemble se montrer à madame De-Combleval : De-Cuperville arriva bientôt après. Messieurs De-Combleval & De-Vorterre avaient vu sortir d'une même voiture la Femme du dernier & les deux Cavaliers : — Elle les va chercher ! s'était écrié De-

Combleval; elle les va chercher pour ma Femme & pour elle! on lève le masque—! Un instant après, lorsque De-Cuperville parut, le Mari de Félicité dit à son Beau-frère: —Vois-tu cet air triste, rêveur? je gagerais qu'il est remplacé, qu'il vient se plaindre, & que nous allons avoir une scène—.

L'adroite Pétronille ne manque pas de rendre ces deux mots à sa Maîtresse, & de retourner à son poste. —On vous écoute, revint elle dire au-bout d'un moment. Alors De-Cuperville commença par tenir des propos durs au joli Cavalier qui se faisait nommer le Chevalier de Laurens: celui-ci répondit du ton du persifflage le plus fin & le plus amer. Madame De-Vorterre parut alarmée; elle prit parti contre De-Cuperville, qui s'emporta: l'on en vint aux injures, aux reproches, & la scène fut des plus plaisantes, pour Félicité même, que les brusques saillies de sa Belle-sœur, les feints emportemens de Cuperville, & quelques mordantes épigrammes de Julite divertissaient beaucoup (l'on se rappelle que Félicité doit ignorer que les Maris écoutent; aussi l'avait on avertie de contraindre le rire, sans l'instruire des raisons; elle causait avec sir Brillant, &

lorsqu'elle ne pouvait se contenir , elle paraissait sourire à ce qu'il lui disait). Enfin , De-Cuperville en vint aux menaces envers son prétendu Rival, elles étaient à double-sens , & si singulières , pour ceux qui étaient du secret , que tout le courroux de madame De-Vorterre s'exhala dans un long éclat de rire : mais elle répara sa faute, en reprenant bien vite le ton de l'ironie. De Cuperville, indigné , sortit furieux : Alexandrine lui défendit son appartement , & jura qu'elle mourrait dans les sentimens que ses derniers procédés lui venaient d'inspirer.

En sortant, De-Cuperville passa chés son Parent , M. De-Combleval : il en fut reçu très-froidement : le Jeune-homme l'embrasse, le caresse, lui dit qu'il est malheureux , lui fait à-peu-près sa confidence , en déguisant les noms , & finit par lui déclarer qu'il veut se marier. Il lui nomme sur-le-champ mademoiselle Laurens , & le conjure , presque à genoux , de faire dès le jour même , une démarche en sa faveur auprès des Parens de cette Jeune personne. De Combleval surpris de cet attachement de son Pupille , & croyant en savoir les motifs , demanda quelques heures pour se déterminer. C'était dans la vue de con-

sulter De-Vorterre. — Pardieu, répondit ce dernier, puisque nous tenons notre sot, il faut le lier : j'ai vu la petite Personne; elle est ma foi charmante; on pourrait se mettre à deux-de-jeu—. Ce grand motif déterminâ les Amis à presser un mariage qu'ils eussent desaprouvé dans toute autre circonstance, & c'est ce que De-Cuperville avait senti; le Jeune-homme, en se prêtant aux vues de madame De-Vorterre, travaillait encore pour lui-même.

Dès que M. De-Combleval fut libre, il se rendit chés le Père de Julite; &, comme Ami, Parent, Tuteur de M. De-Cuperville, il fit la demande de celle que le Jeune-homme aimait. De-Vorterre, qui l'avait accompagné, dit, que le plutôt ferait le mieux; en même-temps il demande à voir mademoiselle Laurens. On répond qu'elle est sortie avec une jeune Dame très-respectable, dont elle est tendrement aimée, & qui est une Connaissance particulière de M. De-Cuperville.

Au retour, les deux Amis veulent savoir si les jeunes Muguets courtisent encore leurs Femmes; ils rentrent sans bruit, à-piéd, & se glissent jusqu'à la pièce d'où ils pouvaient entendre & voir. Pétronille, autant par un effet de sa curiosité natu-

relle, que par zèle pour sa Maitresse, n'é-
tait jamais en défaut; elle courut avertir
du retour clandestin. Dans ce moment,
les choses étaient disposées le mieux du
monde : De-Cuperville venait d'appren-
dre aux Dames que M. De-Combleval &
M. De-Vorterre étaient actuellement chés
le Père de sa chère Julite, qu'ils la de-
mandaient pour lui : le Frère aîné de sa
Maitresse lui avait rendu la meilleure par-
tie de ce qui s'était dit. Madame De-Vor-
terre l'interrompit au milieu de sa narra-
tion, pour le faire cacher : en-même-
temps, le faux cavalier De-Laurens, que
le rapport de son Amant avait comblée,
se jeta dans les bras de Félicité, pour la
remercier de ce que M. De-Combleval ve-
nait de faire : cette Dame rendait les ca-
resses à la charmante Julite, & la félici-
tait de la manière la plus flatteuse : la ma-
lign De-Vorterre, pour faire sa partie,
ne demeurait pas en-reste avec le faux sir
Brillant. Tel était l'état des choses, lors-
que les Maris très-peu pacifiques des deux
Belles vinrent aux écoutes. Ils n'y furent
pas long-temps; tous-deux sortent furieux
de leur cachère, & se précipitent dans
l'appartement d'Alexandrine, où se passait
la scène. Leur bruyante apparition ef-

fraya les quatre Amies, elles firent un cri perçant. — Il paraît, jolis *Médors*, dit Vorterre, que vous n'êtes braves que dans les boudoirs des Belles. Voyons, charmans Céladons, voyons, si vous vous tirerez d'affaire avec les Maris, aussi-bien qu'avec les Femmes—. Durant ce discours, madame De-Vorterre se rassurait; mais Félicité se troublait de-plus-en-plus. Heureusement, De-Combleval & son Ami n'avaient pas d'épées en ce moment. — Parbleu ! reprit De-Vorterre, voyant qu'on ne lui répondait pas, ces petits Messieurs ne sont pas dignes de notre attention; il faut les faire berner par nos Gens, & commencer par Mylord ; il pourra divertir de cette aventure les *Jaques Rosbif* des caffés de Londres, supposé qu'il y retourne—. A ces mots, la jeune Laurens se couvre fièrement de son plumer, & d'une voix douce, harmonieuse, qu'elle s'efforçait de rendre raugue, elle répondit:—Morbleu ! monsieur, ne vous y frottez pas—. En-même-temps, elle porte la main sur la garde de son épée. Sir Brillant l'imite, & toutes-deux enchérissent sur les rodomontades l'une de l'autre. De Combleval ne se possédait plus. Pour De-Vorterre, qui voyait à la mine des deux Héros qu'ils n'é-

taient pas fort à-craindre , il riait de leur bravoure, & faisait entrer ses Gens avec une couverture: mais un mot de Pétronille les avait prévenus ; saisis d'une frayeur préméditée, ils se renversent sur leurs Maîtres, à la vue des épées, & les embarrassent si bien, que les deux Galans s'évadent. De-Cuperville sort en-même-temps sans être aperçu, joint les deux Fugitives, & les reconduit dans la voiture même de M. De-Combleval qui se trouvait-là. Lorsque sir Brillant était sorti, madame De-Vorterre avait retenu son épée; elle voulait se donner une autre comédie.

Dès que les Gens de la maison se furent retirés, elle se mit en garde, & dit à son Mari: — Vous me ferez raison, Monsieur, de votre outrageant procédé: il vous sied bien, à vous, qui vous êtes tout permis, qui séduisez les Femmes & les Filles, de trouver mauvais que nous nous consolions de votre ingratitude, de vos mépris par des amusemens innocens! Point de quartier, Monsieur; vous savez que je sais manier l'arme que je tiens; cette main vous a sauvé la vie, il faut qu'elle vous l'arrache, ou que je reçoive la mort de vous: Délivrez-vous d'une Furie; ou, je me délivre d'un Tyran. — Madame! reprirent

De-Vorterre & De-Combleval, Madame! y pensez vous? est-ce ainsi... — Corbleu! Monsieur, dit-elle à ce dernier, vous ôsez parler! vous ôsez soutenir mes regards! je vous en réserve autant qu'à votre Ami: aux armes! Messieurs, où je vous coupe les oreilles. — Courageuse Amazone, dit en souriant De-Vorterre, il fallait imiter vos modèles en tout. — C'est ce que je fais, Monsieur, & si toutes les Femmes avaient mon courage... mais c'est perdre le tems: je veux me battre avec vous, Messieurs, je le veux; satisfaites-moi, ou morbleu... (*elle avance sur eux*). De-Vorterre sortit, & revint l'épée à la main. — Vos conditions, Madame, dit-il en souriant? — A outrance, Monsieur—. Il voulut voir l'adresse de sa Femme, & comme il en avait beaucoup à ce genre d'escrime, il se flatait de la désarmer aisément, & se promettait de le prendre sur un autre ton: Félicité, qui vit que ce combat ridicule allait commencer tout-de-bon, se lève précipitamment, & vient à son Amie. — Es-tu folle, lui dit-elle en l'embrassant? — Non, répond tout-bas Alexandrine, mais j'ai une Amie, aussi simple qu'elle est aimable—. Félicité rassurée, s'éloigne, pour passer auprès de son Mari,

qui la regarde dédaigneusement , & la repousse. Madame De-Combleval avait les larmes aux yeux , peut-être alait-elle tout découvrir , mais Alexandrine commence le combat ; De-Vorterre pare aisément , & lorsqu'il croit entrevoir le moment de saisir l'arme de son Adversaire , Pétronille qui l'observe , lui met la main sur le bras ; sa Femme lui fait tomber l'épée des mains ; la ramasse , & la présente à De-Combleval. — Croyez-vous m'en imposer , Madame , répond ce dernier , en la jetant avec indignation ? Il ne s'agit pas ici de combats indecens , dont vous devriez rougir d'avoir eu l'idée ; il faut rendre compte de votre conduite : vous séduisez ma Femme , vous la perdez , & le moins que vous puissiez attendre , est une séparation deshonorante , suivie du Couvent. — O mon chère ! lui répond Alexandrine , s'il vous reste une once de bon sens , gardez-vous de tenir de pareils propos ailleurs qu'ici , devant d'autres que devant nous ; un gros nuage de ridicule est suspendu sur votre tête ; s'il crève , vous êtes abîmé , noyé. Croyez-moi , vivez tranquille ; divertissez-vous , amusez-vous ; adorez Vethéner , tous les Chœurs , toutes les Nymphes , toutes les Danseuses de

l'Opéra, mais laissez-nous vivre à notre guise—. Félicité, malgré son innocence, paraissait indécise, tremblante : elle se jète aux genoux de son Mari : —Écoutez-moi, lui crie-t-elle, je vais tout vous avouer—! Cet objet fit une impression si vive sur De-Combleval, qu'il ne se crut pas en état de soutenir le genre d'assaut qu'on lui préparait; de-peur de se démentir, il se retira. De-Vorterre le suivit; & l'Épouse de ce dernier eut le temps de fortifier le courage de la tendre & trop timide Félicité.

CHAPITRE xxxviii.

Projets.

—EH-bien, Monsieur, dit De-Combleval à son Beaufrère, comment pensez-vous qu'il faille agir avec votre Femme? Ses procédés peuvent avoir des exemples; mais la manière de les soutenir est absolument neuve, vous en conviendrez. —Aussi, n'est-il pas beaucoup de Femmes élevées comme elle; sa conduite extraordinaire se ressent de son éducation, & je ne dois pas suivre avec elle une route commune. —Elle vous la fait suivre, mon cher; elle vous la fait suivre, parbleu, la

très-commune route... c'est votre faute; votre malheur & le mien feront votre ouvrage. — Tout est compensé dans la vie, mon pauvre De-Combleval, & chaque plaisir a son contrepoids; nos échappées font équilibre à celles de nos Femmes; & le rendre intérêt de madame De-Combleval pour ce jeune Efféminé qui la tenait dans ses bras, est l'*aquipondium* naturel des privautés de monsieur son Époux, dans ceux de sa jolie Vethénet. Mais, trêve de plaisanterie; ceci devient sérieux, & mérite que nous ne fassions rien avec précipitation. Il est huit heures; alons nous amuser; le plaisir porte conseil; jamais il ne faut prendre de résolution dans les noires vapeurs de la mélancolie. Demain, nous raisonnerons à merveille sur tout cela, parce que nous verrons les choses dans leur point-de-vue; nous en sommes trop-près dans ce moment; ils nous éblouissent—. De-Combleval fortement pressé, tourmenté, se rendit avec répugnance; mais enfin il se rendit.

Lorsque Pétronille eut rapporté cette conversation, madame De-Vorierre ne fut pas contente de ce sangfroid de son Mari; elle craignit qu'il n'eût reconnu
les

les traits de Julite ou d'Eulalie, malgré leur déguisement. Pour M^{me} De-Combleval, elle était fâchée d'être engagée si loin : cependant, vaincue par les prières de son Amie, elle resolut de se laisser conduire encore. — Profitons du temps, lui disait Alexandrine ; dès que le mariage de M. De-Cuperville sera déclaré, nous ne ferons plus à-même de les intriguer. Qu'importe comment nous les ramenions à nous ? Les moyens, quand le but sera rempli, tourneront tous à notre avantage : D'ailleurs les deux Jeunes-personnes ne seront-elles pas des témoins irrécusables de notre innocence, & toujours prêtes à les faire rougir d'une rechute ; s'ils en étaient tentés. Dans le cas où nous échouerions (ce qui pourrait très-bien arriver) ils ne sont pas au-bout, & je médite un piège, où je suis presque certain de les prendre. — Et quel est-il, dit en riant madame De-Combleval ? — Oh ! tu gâterais tout, je n'ai garde de t'en instruire ; d'autant que je n'aurai guère besoin de toi qu'à la fin de l'avanture—.

Le lendemain, les deux Maris, qui ne se sont pas revus depuis que chacun d'eux s'était engrainé chés sa Belle, se rendent compte de ce qui s'est passé. Mais avant

de rapporter leur conversation , je dois avertir que De-Combleval est embarqué dans une nouvelle intrigue : nous ne suivons pas bien exactement les aventures des Maris , qui ne sont pas de mon sujet ; je ne fais mention que de celles qui sont relatives aux traits que je raconte. La Divinité qu'adore à-présent l'Époux de Félicité , est une de ces Femmes-de condition justement deshonorées entre leurs Égales , par leur impudence & leur étourderie ; qui vingt fois sur une carte , ou sur les nombres douteux lancés d'un cornet , ont risqué leur honneur & celui de leur Mari ; de ces Femmes , en-un-mot , qui ruinées par le jeu , s'acquittent par le trafic de leurs attrait. La Marquise de C.. (*) était de ces minois chiffonnés & piquans , qui disent plus que la beauté ; sa manière de se mettre avait quelque chose de provoquant jusques dans les moindres détails ; son nez voluptueux & retroussé , sa bouche appétissante , la vivacité de ses yeux , un rire charmant , une gorge bien placée , la taille parfaite , un pied sédui-

(*) C'est l'Épouse d'un Marquis de C.. , libertin , dont il est beaucoup parlé dans l'ouvrage intitulé *Le Pied de Fanchette , ou l'Orfeline Française*. Paris , Humblot , rue Saint-Jacques.

III. Parties.

sant , voila quels étaient les fonds sur lesquels jouait la Marquise, depuis qu'elle & son Mari s'étaient ruinés , avec un accord, un concert , que rien ne démentit. De-Vorterre avait prié cette discrète Personne de donner, sur le devoir conjugal, quelques avis au Mari de sa Sœur ; elle vit M. De-Combleval , il lui plut , elle résolut de faire d'une pierre-deux-coups. Au-reste, De-Vorterre n'avait pas dessein d'abandonner son Beaufrère à cette dangereuse Syrène ; mais comme elle possédait le bel usage dans la perfection , il voulait seulement qu'elle le familiarisât avec la façon de penser qu'il s'efforçait depuis longtemps de lui faire réduire en système.

Combleval. Ma foi , la Marquise est adorable ! quelle aisance , quelle légèreté ! Vethénet serait à-peine son écolière ! Elle m'a tout fait oublier. *Vorterre.* Je le présume : où en êtes-vous ensemble ? *Comb.* Pardi , me crois-tu donc encore à mon début ? seul , auprès d'une Femme charmante. . . . *Vort.* Vous étiez seuls ? *Comb.* Absolument seuls.... Mais je me trompe , l'Amour & les Grâces étaient de la partie. Oh ! mon chère , dans quel divin négligé la Marquise m'a reçu ! Non , de ma vie, je n'ai rien vu de si piquant , si ce n'est

un jour que madame De-Combleval. . . :
Vort. Eh morbleu , laisse-là ta Femme ; à l'instant où l'on pense le moins à elle , on est tout surpris de la voir paraître. *Comb.* Ne te fâche pas , l'entretien d'hièr , m'a mis du baume dans le sang. Sais tu que la Marquise est bien la plus aimable philosophe. . . . Elle connaissait mes affaires (sans doute par toi) ; elle a mis la conversation sur ce chapitre , dans les intermèdes d'une autre infiniment plus agréable. *Vort.* Quoi ! déjà favorisé jusqu'à. . .
Comb. Jusqu'à la conclusion , très-inclusivement. D'honneur , si je ne l'avais sue mariée , j'aurais cru cueillir. . . c'est un vrai bijou. *Vort.* Je te félicite ! diantre , comme tu les mènes ! *Comb.* A ma place , tu n'en aurais pas moins fait ; il était impossible de se contenir ; chacun des mouvemens de la Marquise excitait un million de desirs. Sans me faire d'avances , elle m'enhardissait par son maintien , son air , & la nuance de tendresse qu'elle savait y donner. Représente - toi comme nous étions ; elle , assise devant un grand feu ; moi , tout près d'elle : après quelques discours indifférens , elle me regarde d'un air d'intérêt , apuie sa main sur mon épaule en tisonnant ; un peu de fumée

vient dans ses yeux; elle la fuit, en plaçant à deux lignes de ma joue le plus joli des minois. Nous causons; elle se renverse sur sa chaise, & montre presque entièrement une jambe, dont l'admirable proportion fait préjuger la perfection d'autres appas; elle perd l'équilibre, en riant de quelque chose qu'elle me raconterait, & me prend la main pour se retenir, la presse, en me disant, *sans vous j'étais...* Elle se remet, croise ses jambes, remue légèrement le bout de sa mule, qui tombe enfin; je me précipite pour ramasser cette jolie mule, je veux la remettre, mais on retire le pied mignon qui vient de la laisser échapper: je m'obstine à le poursuivre. — *Non, laissez, laissez, je vous en prie,* me dit-on affectueusement. J'étais presque à ses genoux; je m'y mets entièrement; je m'empare de ses mains, qui veulent m'arracher le bijou que je tenais; je les couvre de baisers: — *Mais, en-vérité, M. De-Combleval, l'on dirait que vous seriez mon Amant!* — *Quoi! vous en doutez, divine Marquise!* — *Y pensez-vous, mon chér, & savez-vous bien que je suis très-dangereuse; d'un malheur, dans tout ce que je fais, qui se communique; je vous en avertis, & ne veux pas vous y expo-*

ser : Soyons Amis ; vous me convenez trop , pour que je veuille rompre avec vous ; mais vos intérêts me sont assés chers pour que je ne consente pas de vous associer à ma méchante destinée. — Belle Marquise , être malheureux avec vous , c'est nager dans les plaisirs : Daignez me faire le compagnon de votre fortune : nous partagerons tout ; votre cote-part , ce seront les agrémens , les charmes , les délices de l'amour ; la mienne , le soin d'éloigner de ma divinité sa mortelle ennemie , cette cruelle infortune , dont elle se plaint. — Cher De-Combleval ! plus vous êtes séduisant , moins je dois consentir. . . . Vous êtes le premier pour qui mon cœur s'intéresse ; il me semble que vous me faites éprouver ce que je n'ai jamais senti—. En même-temps , elle avance ce pied mignon qu'elle me dérobaît auparavant , à qui je rends sa jolie parure , non fans.... — Oui , vos actions , reprend-elle , votre air touché , tout m'annonce que vous êtes sincère. — Eh-bien , lui dis-je en m'élevant jusqu'à sa bouche , unissons nos cœurs. — Ah ! un profond soupir : j'ai vu qu'il partait de l'âme. Elle s'est levée précipitamment ; je l'ai suivie. — Non , demeurez , demeurez , me disait-elle ; je le veux , je le veux ab-

seulement—. J'ai cru devoir obéir. Elle est entrée dans son cabinet, dont elle a seulement poussé la porte : elle y restait ; je n'ai pu commander à mon impatience ; j'y suis entré : A la faible lueur qu'y portaient les flambeaux de la pièce que je quittais, j'ai vu la Marquise fondante en larmes, la tête appuyée sur une de ses mains. Je me suis presque élançé dans ses bras ; mais un sentiment de respect m'a fait tomber à ses genoux ; je me suis emparé de la main qui restait libre ; mes lèvres s'y sont colées : la Marquise a soupiré : — *Pourquoi, pourquoi*, me disait-elle, *venir me chercher ici ? j'y cachais ma faiblesse*—. J'ai levé les yeux sur elle ; sa jolie bouche imprime un baiser sur mon front... ah ! mon Ami, qu'il était doux ! je tressaille encore en me rapelant ce délicieux baiser : je l'ai rendu par un million de caresses : la Marquise m'a faiblement pressé dans ses bras : je n'ai pu me contenir plus long-temps ; j'ai voulu posséder tout-entière une Amante si parfaite & si tendre. . . . L'inexprimable plaisir qu'elle m'a procuré n'a point été suivi du manège ordinaire des Coquettes ; elle s'est applaudie d'avoir fait mon bonheur ; elle a voulu que je lui jurasse une éternelle

constance ; elle s'est engagée à m'aimer toujours, fussé je infidèle. Ensuite est venue l'apologie de sa conduite : elle veut, dit-elle, *se concilier mon estime*, & me prouver que sa démarche, criminelle aux yeux des Préjugistes, ne l'est qu'en apparence. Elle m'a conté l'histoire de son mariage : la convenance de rang, de fortune & d'âge fut la seule ; elle ne connaissait pas le Marquis ; elle ne s'est pas donnée, on l'a livrée. Elle en a conclu, qu'elle conserve tout-entiers ses droits à la liberté *naturelle* ; qu'il est certain que, par la loi de la Nature, toujours supérieure à celle des hommes, nous sommes faits pour nous attacher à tout ce qui nous plaît, & que dès qu'un Objet nous a vivement émus, c'est une preuve que cet Objet est fait pour nous, & nous pour lui. Elle m'a parlé de madame De-Combleval ; elle m'a conseillé de lui laisser son *Adonis*, en me faisant sentir que ce serait une injustice de ma part, une tyrannie affreuse, horrible, de m'opposer au penchant innocent & *naturel* de ma tendre Moitié, qu'elle nomme sa *chère madame De-Combleval*, & pour laquelle elle s'est prévenue, m'a-t-elle dit, dès la première fois qu'elle la vit chès De-Lussanville. C'est encore une histoire, que

cette liaison de la Marquise de C. avec ce bon Luffanville dont tu m'as parlé; le Marquis son Époux a été passionément, *effrénément* amoureux de la Femme de notre Confrère; il l'enleva lorsqu'elle était encore Fille, &c. l'on en a fait un Roman, que la Marquise doit me prêter (*). Je t'avouerai que ses caresses & ses voluptueux regards me persuadaient plus que ses raisons. Je croyais, en la quittant penser tout comme elle; mais à mesure que mon ivresse se dissipe, je deviens moins complaisant. Que penses-tu, mon Ami? tu peux me décider, à l'aide des dispositions que la Marquise vient de mettre dans mon cœur. Je l'adore, elle est faite pour me fixer; elle réunit à l'usage, aux grâces, à la légèreté, une fleur de sentiment que je n'ai trouvée qu'à elle. *Vort.* Eh morbleu, te voila toujours! mais laisse faire la Marquise, elle ne se fixera pas. Faut-il te redire, sans-cesse te répéter, Qu'il n'y a de vraiment délicieux que les commencemens des passions, & que la conversation de la nuit dernière entre cette Femme & toi, est la plus agréable qu'elle te puisse donner; que le plaisir ira toujours en diminuant, jusqu'à son extinction totale :

(*) C'est l'Ouvrage déjà cité, page 58.

Vethénet te l'a prouvé en partie, la Marquise achevera. *Comb.* Nous nous sommes pourtant arrangés ; nous avons tracé le plan de notre conduite. *Vort.* Je le crois : cet arrangement n'a pas été le moindre de tes plaisirs ; mais il faut en rester-là ; ta Marquise te traiterait comme son Mari, jusqu'à te ruiner *inclusivement* ; ce n'est pas-là notre compte : si tu conservais de si grandes dispositions à la vie *tourterelle*, mieux vaudrait encore ta Femme qu'une autre, les inconvéniens du moins ne feraient pas dispendieux ; & je te dirais alors : Ensevelis toi, renonce aux plaisirs. *Comb.* Mais ne peut-on donc pas aimer... *Vort.* Quoi ! tu ne sens pas que tu as tout offert, le plus ingénieusement du monde ; que la Marquise a très finement accepté ; qu'avant une troisième visite, tu seras chargé de fournir à son jeu, à sa parure, à son faste, &c. *Comb.* Eh-bien, essayons en : si je suis trompé, je te promets de suivre aveuglément tes avis. *Vort.* Écoute, mon chér, le monde commence à changer ; autrefois, l'on entretenait de bonne-foi sa Maîtresse ; ce n'est plus l'usage ; il est décrié ; l'on escroque des faveurs, l'on promet, & l'on se retire avant de donner. Je sens bien que cet usage va rendre les Femmes défiantes, qu'elles se feront payer

d'avance , comme une Actrice , pour ne rien nommer de pire; en est-il moins vrai , que nous devons profiter de l'heureuse conjoncture où elles flotent encoꝛ entr'un reste de honte , & la découverte de la filouterie qui se met à la mode? Puisque tu le veux , essaye avec ta Marquise ; mais n'expose que des bagatelles. *Comb. A-la-bonne-heure.* Cependant ayons l'œil à nos jeunes Muguers , & dissimulons avec nos Femmes ; la Marquise me conseille une espèce de reconciliation—. De-Vortterre applaudit , & l'entretien se termina par le récit de l'avanture qu'il avait eue : mais elle ressemble si fort à tant d'autres , entre un Petit-mâitre , & une Femme du grand ton , qu'il serait inutile d'en transmettre les détails à la postérité.

Pétronille rendit exactement ce qu'on vient de lire à sa Maitresse : d'après ces lumières , Alexandrine reprit courage , & se proposa de mener loin les deux Maris.



CHAPITRE XXXIX.

Le Talion.

JUSQU'ICI nous n'avons vu (pour mesdames De-Combleval & De-Vortterre) que des Galans postiches , de fausses at-

taques , de fausses caresses , du-moins quant au motif apparent : voici du réel.

Le lendemain du jour où Pétronille avait entendu la conversation que je viens de rapporter , on annonce à madame De-Combleval la visite du Marquis de C... C'était justement l'heure où sortait madame De-Vorterre, pour ses visites de charité. — Je viens, Madame, dit le Marquis, vous entretenir d'une affaire importante; ordonnez que nous soyions seuls—. Après ce préambule, on s'assit gravement; le Marquis se mordit les lèvres, prit du tabac , ajusta ses manchettes , caressa son jabot , se regarda dans une glasse , toucha légèrement une boucle de cheveux un peu dérangée : Après quoi , s'apercevant que madame De-Combleval attend qu'il s'explique, il commence, dans ces termes à-peu-près : — Madame , vous êtes adorable! quel teint! que ces beaux yeux ont de douceur & d'éclat!.. mais on n'a rien vu comme ce bras... tout en vous surprend , ravit , enchante—. Et par une transition heureuse , il ajoute , sans s'interrompre: — Je viens me plaindre à vous des procédés de votre Mari : j'aurais pu m'adresser à lui même; mais j'aime mieux traiter avec les Belles : vos charmes, vos

appas, l'*obligance* que je vois peinte dans ces yeux enchanteurs, m'assurent que la négociation ne peut être qu'infiniment agréable. M. De-Combleval est l'Amant déclaré de ma Femme : hièr, ou plutôt cette nuit, je rentrais ; on me dit que Madame est occupée ; je veux savoir à quoi s'occupe Madame ; je m'approche, & je vois votre fidèle Époux aux genoux de ma fidèle Moitié. Entrer, faire vacarme, en venir à certaines extrémités, tout cela me passa bien un moment par la tête, si vous voulez ; mais la réflexion tempéra cette première effervescence. Il me vint d'ailleurs une idée si charmante, qu'elle me calma : j'accours, Madame, tout exprès pour vous la communiquer. J'avais ouï-dire que M. De-Combleval avait une Femme adorable : la mienne est très-bien ; j'imaginai qu'à troc pour troc, aucun de nous-deux ne serait trompé. Je le pensais, Madame, avant de vous voir de si près ; mais depuis un instant, je suis très-convaincu, que je devrai beaucoup de retour à M. De-Combleval. Voila, Madame, le sujet qui m'amène ; vous êtes offensée, je suis outragé ; punissons la trahison la plus noire, la moins fondée ; le châtiment doit suivre le crime ; & celui

de M. De-Combleval est le plus grand que l'on puisse commettre. Il faut avoir un fond horrible de déloyauté, de perfidie, pour manquer à celle qui possède plus d'attraits que toutes les Belles ensemble. En achevant cette harangue, il se met aux genoux de Félicité. — Permettez, belle Dame. . . . — Eh ! que faites-vous donc, monsieur ? — Unissons notre vengeance. — Je ne me venge pas, monsieur, je n'en ai pas la moindre envie. — Pour moi, Madame, je brûle de me venger, & je me vengerai, si je le puis. — Ah ! ciel ! Félicité veut s'écrier : le Marquis porte l'insolence jusqu'à la saisir. Il l'enlève, & la place sur une chaise longue, en balbutiant, — Parbleu, Madame, il ne sera pas dit qu'un Financier berne un homme de ma sorte, & que je le souffrirai ; son honneur sautera le pas. Félicité ne comprend rien à cet excès de témérité, qui sans doute est sans exemple. — Vous ne pouvez m'échaper, Madame, répète le Marquis ; mes Gens se sont emparés de votre antichambre. — A ces mots, Félicité pâlit ; mais sa défense est si vigoureuse, que le Marquis voit bien qu'il ne réussira pas. Il prend une autre tournure, & la laissant libre sur la chaise longue, il

lui dit : — Calmez-vous , Madame , & voyez à vos piéds le plus respectueux de tous les Amans : Oui, je viens de m'en convaincre , vous êtes aussi vertueuse qu'on me l'avait dit : vous n'excitez auparavant que mes desirs ; à-présent , vous faites naître la vénération : ne traitez pas mon entreprise d'audacieuse , de criminelle ; c'est par délicatesse que j'en agissais ainsi ; je voulais que vous crussiez vous-même avoir été contrainte , & que vous pussiez m'accâbler de reproches , après avoir partagé mes transports. Oui, Madame , en paraissant vous manquer , je vous donnais tous les avantages de l'aventure ; par conséquent , je n'ai pas un instant cessé d'en agir avec vous de la manière la plus solidement respectueuse—.

Après avoir tâché d'en imposer par ce détour adroit , le Marquis s'assit à-côté de madame De Combleval , lui prodigua les éloges les plus délicats .. (Mais , je dois avertir que dans ce moment De-Combleval arrive , & reconnaît la livrée de C. dans l'antichambre de sa Femme ; il passe dans la pièce aux écoutes ; il voit , il entend le Marquis). Ensuite M. de C. débite ingénieusement , d'un ton insinuant & doux , la dangereuse morale des Gens à la mode,

il entremêle son discours de regards , de soupirs ; il se plaint tendrement ; Félicité , droite & naïve , l'écoute presque sans inquiétude ; elle le console ; mais elle veut se lever pour prendre le cordon de sa sonnette ; à chaque fois le Marquis la retient. Lorsqu'il eut durant quelque temps joué ce rôle honnête , il sonda Félicité de nouveau. Mais il ne put douter que la place ne fût inexpugnable de toutes manières : cependant il voulait se venger : insensiblement il s'arrange , & médite de donner un brusque assaut , lorsqu'il aura fait toutes ses dispositions. Ce moment arrive enfin ; & le Traître est probablement fort embarrassé madame De-Combleval : elle est en desordre , ses mouvemens sont gênés par la position que le Marquis a su lui donner , ses cris étouffés sont à-peine entendus. De-Combleval furieux , s'élance mais il s'arrête , en voyant Aimée & Pétronille entrer dans l'appartement de sa Femme. La présence de ces deux jeunes Filles en imposait à-peine au vindicatif Marquis : s'il n'avait redouté les cris Enfin , il laisse sa proie , & se retire en murmurant contre les Femmes-de-chambre des mots fort grossiers. Il batte ses Gens qui les avaient laissé passer , & re-

gagna sa voiture , en se promettant une autre vengeance sur la bourse du riche De Combleval.

Celui-ci , qui venait de voir une partie de la scène , se garda bien d'en parler à quî que ce soit ; il la cacha même à son Ami. Et comme il était juste , il répéta plusieurs fois , Je l'aurais bien mérité ! mais ce Marquis , si fort Amateur de la loi du Talion , ne remettra jamais les piéds chés moi—. Sur-le-champ il court le configner à son Portier.

Pour Félicité, son étonnement ne peut s'exprimer , des larmes remplissent ses yeux ; elle pleura les égaremens de son Mari , qui venaient presque d'attrirer sur leur union une si terrible catastrophe.

Avant de terminer ce chapitre , je dois rendre compte de l'effet que l'aventure de M. De-Combleval avec la Marquise avait fait sur Félicité. Croira-t-on , que cette Épouse trahie, immolée, défendit la cause de sa Rivale contre madame De-Vorterre ? elle ne voyait , & ne voulait voir dans la Marquise, qu'une Femme éprise d'un mérite , à laquelle madame De-Combleval croit bonnement que personne ne pouvait résister : Elle cherchait donc à justifier cette Coquette , non du crime d'infidéli-

té, mais des vues d'intérêt, mais de fausseté, d'impudence; elle voulait engager madame De-Vorterre à la plaindre; il lui passait par la tête de lui faire quelques présens, & de gagner son amitié. Par bonheur l'incrédule Alexandrine empêcha sa Belle-sœur de se livrer aux pièges qu'une Femme aussi dangereuse que madame de C. pouvait lui tendre. Cependant elle resta toujours très-bien disposée en sa faveur; il semblait que depuis qu'elle avait une fois perdu le cœur de son Mari, le sien n'était plus susceptible de jalousie. — Mondieu ! qu'elle le ménage, disait-elle quelquefois, qu'elle veille sur sa santé, comme je ferais moi-même, & je lui pardonne tout—. Ces sentimens faisaient gémir madame De-Vorterre; mais ils excitaient l'admiration de Julite & d'Eulalie : la générosité est le faible de tous les jeunes cœurs : si nous avions tous les projets de bon ménage formés par les Filles de seize ans, leur héroïsme nous enchanterait : si nous avions tous les projets de domination des Femmes de trente, leur despotisme, leur insolent égoïsme nous révolterait (*)

(*) C'est une belle & sage maxime, que celle de l'Edda, Ne louez jamais une Fille, qu'après

CHAPITRE xl.

Hors-d'œuvre.

J'AI promis l'histoire des amours du jeune De-Cuperville, & de la jolie M.^{lle} Laurens; je leur destine ce Chapitre.

En dépit des jaloux, madame De-Vor-terre continue d'admettre chès elle le cavalier De-Laurens & le petit Mylord: De-Cuperville y vient aussi, mais sous différens déguisemens, qui font qu'il n'est pas remarqué. Cependant, le jour du récit qu'il va faire, il s'y rendit ouvertement: Il entre chés De-Combleval, & d'un air embarrassé, lui dit: — Mon cher Parent, il me faut toute votre indulgence; j'ai fait une faute très-grâve, je viens l'avouer, & vous prier de la pardonner. — Voyons donc ce que c'est: dépêchez-vous. — Celle que vous avez demandée pour moi. . . . — Vous n'en voulez plus? — Ce n'est pas là ce que je veux dire; c'est. . . — Qu'elle ne veut plus de vous. — Pas davantage: elle est ma Femme. — Quelle nécessité de contracter à l'insu de tout le monde un

qu'elle sera mariée. [*L'Edda* est le Livre sacré des *Scandinaves*, aujourd'hui, les Danois, les Suédois & les autres Peuples du Nord].

mariage auquel j'ai consenti? — Nous sommes mariés depuis trois ans. — Comment, morbleu!... & vous me la faites demander? — Mon très-cher Parent, excusez un Amant passionné, qui ne croyait pas obtenir votre aveu: j'ai trompé, dans le temps, les Parens de ma Femme; ils l'avaient découvert la veille de la démarche que vous avez bien voulu faire pour moi; cette démarche, vous le sentez, a dû calmer leur colère, & les inquiétudes d'une Compagne que j'adore. — Vous l'adorez! — Ne le mérite t-elle pas? vous l'avez vue. — Non pas, que je sache. — Ah! mon cher De-Combleval, permettez que je la présente à votre Épouse, & que l'amitié les unisse: En la voyant, tous deux vous m'excuserez: ma chère Julite profitera de l'exemple de madame De-Combleval; vous ferez mon modèle, & vous jouirez du plaisir de contribuer doublement à mon bonheur—. De-Combleval se mordit les lèvres; dit froidement qu'il signerait l'acte du mariage, & renvoya De-Cuperville chés madame De-Combleval. Mais au-lieu d'y passer, le Jeune-homme courut chés M. Laurens, amena sa Femme, avec son Père, sa Mère, & toute leur Famille: De-Combleval, avant d'avoir

eu le temps de consulter De-Vorterre, s'en vit entouré lorsqu'il s'y attendait le moins; Félicité se joignit à eux: la beauté de Julite, les instances de tout le monde, firent qu'il signa sur-le-champ tout ce qu'on voulut. Ensuite, on laissa M. De-Combleval, pour passer chés sa Femme: En attendant le dîner, De-Cuperville voyant que sa jeune Épouse venait de conduire toute sa famille chés madame De-Vorterre, rerint madame De-Combleval, pour lui faire l'histoire de son amour & de son mariage, en ces termes:

*HISTOIRE de M. DE-CUPERVILLE,
& de JULITE LAURENS.*

« J'ÉTAIS encore sous la férule, lorsque de ma fenêtre, j'aperçus dans une maison voisine du Collège de *Lisieux*, une Jeune-personne, qui pour-lors avait onze ans. Ses grâces enfantines firent sur moi la plus vive impression; de-sorte que je trouvais bien plus de plaisir à la regarder, qu'à me livrer à tous les jeux de la cour du Collège. Mais loin qu'elle me fît perdre mon temps, lorsque je me sentais du dégoût pour l'étude, il me suffisait de me la rap-peler, pour sentir renaître toute mon ar-deur pour le travail. Mes classes finirent cette année; & j'en étais presque fâché;

je trouvai pourtant le moyen de ne pas m'éloigner de l'aimable Enfant que j'idolâtrai ; j'obtins de M. De-Combleval , que je prendrais un appartement dans ce quartier : le prétexte que je fournis , fut l'envie de suivre avec M. *Colletet* , mon Ami , qui était encore au Collège , où nous avions étudié tous-deux , les Leçons de Physique que donnait alors feu l'Abbé *Nollet*. Mon appartement , (que j'avais choisi dans une maison qui venait d'être retenue à neuf) était vis-à-vis celui de la Jeune-personne , de-sorte que je voyais la plupart de ses actions. J'étais le premier logé ; j'étais même le seul , la maison n'étant pas encore absolument finie. Vous avez vu mon cabinet : je venais de le faire meubler de glaces-de-réflexion , suivant les principes que nous enseignait notre Maître , lorsque la curiosité de voir la nouvelle distribution de l'édifice , y amena mesdames Laurens la Mère & l'Ayeule , avec ma charmante Julite. Je fis attention qu'elles entraient partout ; je laissai mes portes ouvertes à-demi ; puis je montai , pour voir où les Dames étaient , & les observer. Je n'attendis pas long-temps ; elles descendirent , & trouvant un appartement très-propre ,

qu'elles n'avaient pas visité, elles y frappent; personne : toutes- trois pénètrent , en hésitant , jusque dans le cabinet : par l'effet des glaces , elles se crurent une vingtaine : tandis qu'elles sont dans le plus grand étonnement , je me présente à la porte de cette pièce: on rougit, on me fait des excuses; & moi, ravi d'avoir chés moi ma petite divinité , je les retiens , je les amuse , en leur montrant différentes raretés très-curieuses que j'avais rassemblées. Vous savez , Madame , que dès ma première jeunesse , j'ai cultivé la peinture ; j'y réussis passablement ; outre une quantité de petits morceaux en miniature, j'avais une pièce entière garnie de mes ouvrages. C'était les portraits ressemblans des plus jolies personnes que je rencontrais, soit dans mes sociétés particulières , soit aux promenades , où j'avais toujours le crayon à la main , pour dessiner ce que je trouvais digne d'être admiré. Madame De-Combleval & madame De-Vorterre faisaient dès lors le principal ornement de mon cabinet de peintures. Après avoir montré quelques mignatures à mesdames Laurens , ainsi qu'à leur charmante Fille , je les conduisis dans la pièce aux tableaux; elles eurent la bonté de tout admirer. Les

deux Dames fortaient; mais Julite, plus curieuse, alla lever une gaze qui cachait un morceau que j'avais mis à l'écart. Je la suivais, & je retins un cri de surprise qu'elle allait faire, en se reconnaissant. Elle y était sous un de ses habits, qui lui faisait à ravir, & que je savais qu'elle préférait (parce que de mon appartement, j'entendais une partie de ses discours): j'étais représenté à ses genoux, & lui baisant la main. Heureusement, tandis qu'elle se considérait, sa Mère & son Ayeule s'occupaient d'un tableau qui représentait le *Jugement de Paris*. Je priai l'aimable Julite de me garder le secret; elle voulut bien me le promettre, & je lui baisai la main, comme je l'avais exprimé dans mon ouvrage. Ensuite elle revint auprès des Dames, devant qui je la priai d'accepter une de ces boîtes-d'optique, qui font un magnifique Palais d'une estampe grossière; curiosité fort rare pour-lors, & presque inconnue.

Le lendemain, la boîte que j'avais donnée fit l'admiration de quelques Amis de Julite: on parla de moi; l'on vanta mon mérite, &c. Une Compagnie qu'on avait à dîner, desira de connaître l'homme célèbre; madame Laurens me salua de

sa croisée, Julite s'y joignit d'une manière qui dut m'être infiniment agréable; un instant après, le Domestique parut, pour m'inviter de la part de sa Maitresse, à venir sans façons me mettre à table avec eux, si je n'étais pas engagé. Je m'y rendis sur-le-champ; & pour venir tout-d'un-coup au fait, je vous dirai que toutes mes actions prouvèrent si bien mes sentimens pour Julite, que la Compagnie, & madame Laurens sur tout, ne purent douter que je ne fusse sérieusement épris.

Il se passa quelque temps, durant lequel je voyais tous les jours les Parens de ma Julite: je les pressai de m'accorder la permission de la peindre; on y consentit; vous avez vu ce portrait; c'est mon chef-d'œuvre. Le jour que j'y donnai le dernier coup-de-pinceau, Julite accomplissait douze ans; je ne fais comment elle me le dit; cette connaissance de son âge fixa mon attention; je me rapelai que les loix permettent de marier les Filles à douze ans; je formai le projet de la demander. Ce qui m'embarrassait, c'était mon Tuteur. Comment lui découvrir ma passion, & lui en montrer l'objet dans une Enfant? Je jetai les yeux sur vous, Madame; je vins jusques dans votre appartement, dé-

II Partie.

E

terminé à vous prier de parler pour moi ; madame De-Vorterre s'y trouva ; nous demeurâmes seuls ; elle devina que j'avais quelque chose à vous dire ; elle me demanda mon secret , & je le lui donnai. — Que ce projet soit pour nous deux , me dit elle ; madame De-Combleval est bonne ; mais c'est la finesse qui doit faire votre mariage , & non pas la bonté. L'enjouement & la vivacité de ma nouvelle Protectrice m'enhardirent ; je lui peignis ma Maitresse , en Amant bien épris , elle voulut savoir si le cœur de Julite était formé comme je l'assurais que l'était son esprit : je l'accompagnai chés M. Laurens : elle ne dissimula pas le sujet de sa visite , dit qu'elles étaient mes vues , entretint Julite , & lui trouva pour moi les sentimens que je pouvais désirer : En un-mot , madame De-Vorterre avança plus mes affaires en une heure , qu'une autre ne l'eût fait en six mois. Lorsqu'elle fut partie , madame Laurens me dit : — Est-ce tout de bon , Monsieur , que vous songez à nous presser de vous donner Julite à présent ? Considérez bien tout : une Femme trop jeune , que vous ne pourrez avoir avec vous , qui — Pourquoi , Madame , ne vivrions-nous pas ensemble , lui répon-

dis-je ? Il est vrai , qu'il ne fera pas encore temps d'user de tous mes droits ; mais je me verrai pour jamais uni à l'Objet que j'adore ; je me dirai : Je suis sûr de n'en plus être séparé : Madame , cette pensée suffira pour mon bonheur : prescrivez-moi du reste toute la conduite que je devrai tenir , je m'y conformerai — . Cette réponse ne déplut pas ; j'insistai , je dis que ma tranquillité dépendait absolument de cette assurance. On m'écouta : madame De-Vorterre me seconda de tout son pouvoir , mais elle me conseilla de ne pas me découvrir à M. De Combleval ; elle même me garda le secret avec une Amie telle que vous. Elle ne m'a pas encore rendu raison de cette conduite singulière (*), & de la supercherie par laquelle son adresse lui fit obtenir la signature de mon Tuteur pour la célébration , sans qu'il fût ce que c'était.

Nous fûmes donc mariés. Julite m'en témoignait sa satisfaction de toutes les manières ; je n'aurais pas cru moi même , malgré ma passion pour elle , & la prévention qui devait en être la suite , qu'un cœur si jeune , pût être si tendre : ses discours passionnés ; son attention toujours

(*) Le Lecteur doit la savoir à la fin de ce Chapitre.

fixée sur moi , me parurent , le premier jour , l'effet de la nouveauté. Le soir , elle devait rester chès ses Parens , & moi , retourner à mon logis ordinaire : on l'avait compté ; mais jamais on ne put la faire consentir à me quitter un instant. Alors madame Laurens me dit : — Mon cher Fils , c'est à votre tendresse pour elle que je la confie ; elle n'est pas encore votre Femme ; c'est une Élève , une Fille que nous vous avons donnée à former , envisagez-la sous ces deux qualités—. Je le promis , & le pensais. Nous occupâmes un même lit : Julite me fit mille caresses , & je les lui rendais avec un plaisir , une volupté que les termes connus n'exprimeront jamais. Le sommeil nous surprit tous deux ; mais vers le milieu de la nuit , Julite s'éveille , & me dit , en m'embrassant : — Mon Ami , je suis instruite ; hiér , j'ai consulté deux personnes mariées , qui m'ont tout expliqué : je veux être ta femme , je veux l'être tout-à-fait , ou tu me desespereras : l'on me croit une enfant ; à la-bonne-heure ; peu m'importe ; mais je ressentirais un véritable déplaisir de l'être pour toi—. Vaincu par mille importunités , ne croyant pas réussir , me promettant de n'y pas tenter efficacement , . . . Je

me trompais. . . . Julite me retint par ses larmes & ses caresses; elle m'encourageait par les expressions les plus flatteuses. . . J'étais au comble du plaisir, tandis que cette divine Enfant éprouvait la plus vive douleur. . . . Elle se garda pourtant bien d'en rien témoigner ; ce ne fut qu'au bout de plus d'un an qu'elle me l'avoua. Mais ce qui doit surprendre , c'est qu'après quelques heures de repos elle ait voulu recommencer son supplice.

Il m'est impossible de vous répéter tout ce qu'elle me dit ensuite de tendre ; il faisait jour; je vis ses yeux chargés de larmes; son visage en feu ; je lui trouvai de la fièvre : mais toute la douleur cédait à sa tendresse. Elle ne cessait de me répéter : — Je suis ta Femme; je la suis bien, bien ; je la suis entièrement ; que je me trouve heureuse ! cachons à Maman tout ce que nous avons fait ; il ne faut pas qu'elle le sache , de longtemps, longtemps—.

Durant le jour , il fallait voir le fin sourire de Julite , lorsque sa Mère me parlait d'elle , ou qu'on se permettait quelques plaisanteries à mon sujet , à cause de sa jeunesse : elle regardait dédaigneusement les Discoureurs , & venait m'embrasser. Elle ne dansa pas ; j'en compris la raison ;

quoiqu'elle dissimulât avec moi là-dessus. La nuit suivante se passa comme la première, &c, &c, &c.

Julite a voulu gouverner sa maison : j'étais bien loin de n'y opposer ; mais madame Laurens lui fit quelques représentations. — Essayons-en, répondit l'aimable petite Femme, & si je ne réussis pas, je vous promets, Maman, de recevoir votre correction avec tout le respect que je vous dois—. Nous la laissâmes faire ; ce fut la prudence & la sagesse même ; elle força tout le monde à l'admiration.

Voilà comme nous vivons depuis trois ans & demi : si j'en crois certains signes, mon adorable Amie est grosse de quelques mois ; car j'ai conservé soigneusement l'époque du moment, où, pour la première fois, elle a partagé les plaisirs qu'elle me faisait goûter auparavant, sans autre intérêt que ma propre satisfaction.

Je ne vous entretiendrai pas ici, Madame, de mille détails, délicieux pour elle, pour moi, pour ses Parens : mais je veux citer un seul exemple de la manière dont elle fait se faire aimer. Son frère aîné, garçon très méritant, est amoureux de la Fille unique d'un Bijoutier célèbre, Jeune-personne fort riche & très-aima-

ble : ces deux motifs s'entr'aident tellement, que le Frère de Julite aurait été désespéré de manquer un établissement aussi favorable. Il allait pourtant lui échaper, car Laurens avait un Rival, & un Rival aimé, plus riche que lui. Mon Beaufrère n'avait en sa faveur que l'heureuse prévention du Père de sa Maîtresse, fondée, non sur ce qu'il en était plus estimé que l'autre Prétendant, mais sur ce qu'il portait le même nom que le Bijoutier; en sorte que ce dernier trouvait plutôt un fils qu'un gendre dans le jeune Laurens. Vous sentez, Madame, que cette raison, si puissante sur le Père, ne faisait qu'une très légère impression sur *Laure*, sa fille. Un jour, l'Infortuné vint tout en larmes conter sa peine à mon Épouse. — C'est mademoiselle Laurens, lui dit Julite ? je ne l'ai vue qu'une seule fois chés M. Devarenne; elle m'a parut très aimable, & nous nous sommes parlé quelques instans : ne pourrait-on pas faire en sorte que nous nous trouvassions ensemble encore une fois ? Tu ne surviendrais qu'après que je l'aurais entretenue. — Laurens y rêva. — Demain, dit-il à sa Sœur, elle vient dans la maison où vous l'avez vue. — Eh bien, j'y vais aujourd'hui. — Elle part. On la ché-

rit dans cette maison ; on l'accueille , on la retient : elle ne peut rester. — Demain , lui dit une des demoiselles Devarenne , nous avons à dîner une personne qui brûle d'envie de vous revoir : c'est la jeune Demoiselle qui se nomme comme vous. — J'ai le même desir , je vous assure. — Eh-bien , mettez le comble à notre satisfaction ; venez. — De tout mon cœur. — Qui vous amènera ? ce chère Mari ? — Non , ce sera mon Frère —.

La partie se fit. Par le conseil de madame De-Cuperville , Laurens sortit , après l'avoir amenée de très-bonne heure , pour ne revenir qu'à l'instant où l'on se mettrait à table. La Jeune-personne que Julite souhaitait d'entretenir , ne tarda pas à paraître ; elle ne peut dissimuler sa joie , en voyant Julite , à laquelle une sympathie secrète l'attachait avant même de la connaître parfaitement. Vous pensez bien que madame De-Cuperville ne demeura pas en reste. En une heure , elles furent unies comme si elles s'étaient toujours connues. Le Frère de mon Épouse reparut enfin : il s'avance respectueusement du côté de sa Maîtresse : mais Julite entrevit dans les yeux de sa nouvelle Amie comment il allait être reçu ; c'est ce qui fit

qu'elle se hâta de prendre la parole, pour dire à Laure: — Mademoiselle, voudrez-vous bien que je vous présente mon Frère. — Votre Frère, répond la Jeune-personne? Monsieur a le bonheur d'être votre Frère, madame? — Un Frère chéri, mon Amie, & qui mérite de l'être: lorsque vous le connaîtrez —... Laurens s'approche pour-lors, & la réception fut bien différente de celle qu'on lui préparait. Le Rival était du dîner; mais les préférences cessèrent d'être pour lui. Lorsqu'on fut sorti de table, mademoiselle Laure entraîna madame De-Cuperville vers une croisée; là, sans détour, elle lui parla de la passion de son Frère pour elle, des dispositions où jusqu'alors elle avait été à son égard, de son Rival, &c: ensuite, elle ajouta: — Mais, puisqu'en donnant ma main à M. Laurens, c'est un titre pour vous être attachée, pour vous voir souvent, vivre presqu'avec vous, mes dispositions sont entièrement changées; je ne fais pas, si j'aimerai l'Amant que mon cœur semblait desavouer, mais je suis bien sûre de préférer toute ma vie le Frère de la Personne que j'estime le plus, à tous les autres hommes—. Cet heureux mariage doit s'accomplir dans très-peu de

temps : & vous conviendrez que cette force de mademoiselle Laurens sur elle-même , est un excellent pronostic pour l'avenir (*).

J'aurais été charmé de vous parler des qualités de ma jeune Épouse , de sa capacité pour le ménage , de son respect , de sa tendresse pour des Parens qui l'adorent : mais vous allez bientôt , Madame , être témoin de tout cela ; les vertus que vous découvrirez dans M.^{me} De-Cuperville , vous convaincront qu'elle mérite d'être l'Amie de madame De-Combleval & de sa tendre Sœur ». (Voilà ; si je m'en sou-

(*) Cette conduite de la jeune Laure , prouve qu'elle n'avait qu'un goût très-superficiel pour l'Amant préféré : si ç'eût été de l'Amour, elle n'aurait pas cédé. Je crois pouvoir établir pour principe certain que l'Amour de tendresse est une sorte de petite-vérole , née de la société ; nous en avons presque tous le germe en nous-mêmes , il se développe tôt ou tard , & si ce développement vient après le mariage , je plains le malade ; il faudrait une vertu qui n'existe que rarement , pour échapper au péril. Je crois pourtant qu'il ne serait pas impossible d'innoculer l'amour & de donner cette maladie assez fort dans la jeunesse , pour qu'elle ne revînt pas avec cette furie qui renverse toutes les digues. (L'on verra dans la *III.^e Partie, Chap. ij*, ce que devint cette courageuse Laure).

viens bien , tout ce que raconta De-Cuperville).

—Je ne suis pas à m'apercevoir , (répondit Félicité , comme la Compagnie rentrait) du penchant qu'ont à l'aimer tous ceux qui la voient ; j'étais surprise l'autre jour de la vivacité de mes sentimens pour elle : l'habit qu'elle portait me donna des scrupules ; je crus que peut-être il y contribuait ; c'est ce qui me faisait combattre ce sentiment flateur ; je tremblais qu'il ne fût l'effet de l'illusion : mais aujourd'hui je m'y livre tout-entière.

—Mondieu ! mon Amie , dit madame De-Vorterre , avec un geste d'impatience , que votre délicatesse est quelquefois —... Félicité ne l'écoutait pas ; elle s'interrompit , pour se joindre à cette dernière , qui félicitait De-Cuperville , caressait Juste , & témoignait la plus grande satisfaction à la Famille de cette jeune Parente. Ensuite , madame De-Combleval pria sa Sœur de lui faire part de ses motifs , pour favoriser un mariage , dont le secret ne paraissait pas nécessaire.

—Depuis que je suis dans le monde , dit alors , madame De-Vorterre , je ne vois de bien épris , que les Amans dont les feux sont contrariés ; de bien unis ,

que les Époux dont le mariage n'est pas cimenté par toutes les formalités que prescrivent les Loix. Il me vint une idée ; c'est qu'en en faisant contracter un de cette espèce à M. De-Cuperville , je rendrais un très-grand service à sa jolie Moitié , sans compter que j'assurais son bonheur à lui-même. Je dis ma pensée à madame Laurens , elle en parut étonnée ; cependant lorsqu'elle vit entre mes mains le consentement signé que j'avais surpris à M. De-Combleval, elle ne m'objecta plus rien. Le mariage s'accomplit. J'observais en silence la conduite de nos deux jeunes Protégés , & leur tendresse , leur intimité me confirmaient de jour-en-jour dans l'idée que j'avais prise, *Que l'homme aimant essentiellement sa liberté, c'est empoisonner le bonheur le plus doux, que de le commander ; Que si l'on pouvait trouver un moyen de ramener par quelque route secrète , la liberté dans le mariage, ce lien vaincrait le poison de l'habitude & de la jouissance.* (Ce qui est si vrai, qu'il n'y a point de mariages plus heureux en Asie, que ceux qu'on nomme *à la carta* , par lesquels un Turc , & même un Chrétien prennent une Femme pour un nombre d'années limité, après lesquelles on lui rend sa dot avec les inté-

rêts). Mais au-bout de quelque temps, je m'aperçus que le mérite de madame De-Cuperville était si rare, que je ne pouvais qu'être embarrassée à prononcer quelle était la cause principale de l'attachement de son Mari pour elle. C'était Félicité, c'était ma Sœur elle-même que je revoyais dans Julie; la conduite de M. De-Cuperville était celle des premières années de M. De-Combleval. . . . Écoutez, Monsieur, dit-elle, en apostrophant De Cuperville, jusqu'à-présent, vous avez imité les belles années de votre Cousin; mais s'il vous arrivait un jour . . . vous m'entendez. . . . c'est moi, moi seule, qui me chargerai de la vengeance, & je vous jure qu'elle ferait à faire trembler tous les Perfides.—Eli-bien, dit en souriant, madame De-Combleval, ne voila pas ma Sœur qui se contredit, & qui non-contente d'avoir enchaîné mon Cousin avec les entraves ordinaires, lui veut enlever l'ombre de liberté qui lui reste? Ah! ma chère, tu t'égares; il vaut mieux s'en rapporter à son cœur, au mérite de sa jeune Compagne.—Alexandrine ne se déconcerta pas: mais je tairai tout ce qu'elle dit, car je me souviens qu'on saute à pié-joint les discussions qui terminent chacun des *Contes de la Reine de Navarre*,



CHAPITRE xlj.

Espiègeries.

NI De-Combleval ni son Beaufrère n'ont reconnu dans l'Épouse de Cuperville l'Amant de madame De-Combleval ou de sa Sœur; car il n'était pas bien clair à laquelle s'adressait le Mylord: mais tous deux virent dans Julite une femme charmante, dont la conquête promettait mille plaisirs. De Combleval fut réellement épris; De-Vorterre eut des desirs très vifs, très-impétueux: apparemment les deux Rivaux se devinèrent, car il n'y eut point ici de confidences, & chacun travailla pour son compte, sans demander aide ni conseil. De-Combleval cessa tout-à-coup de voir la Marquise de C.; De-Vorterre descspéra dix Femmes sensuelles, que sa vigoureuse passion cultivait tour à-tour.

L'on ne tarda pas à s'apercevoir des dispositions des deux Maris: Eh! quelle découverte pour la caustique Alexandrine! Elle en pensa devenir folle de joie. Dans le moment où elle vient de s'en assurer, madame De-Cuperville est avec madame De-Combleval. Alexandrine entre précipitamment: — Eh-bien! je les tiens! ...

oh ! je les tiens, je les tiens ! — Quî donc ?
— Je les tiens ! . . . Quî ? vous demandez
quî , Mesdames ? deux scélérats à pendre ,
s'ils ne me divertissaient par leurs folies.
C'est une nouvelle passion ; tous-deux sont
épris du même objet —. Félicité regarda
madame De-Cuperville : — Je devinerai ,
dit-elle à son Amie ? — Je m'y attendais
bien , reprit Alexandrine , en souriant.
— Quoi ! ce serait moi , dit Julite ! — Vous-
même ; on vous sacrifie tout : l'on ne sort
plus ; vous savez comme on est assidu chés
soi , depuis que vous nous voyez tous les
jours. — Mondieu , s'écrie douloureuse-
ment Félicité , vont-ils empoisonner tous
nos plaisirs ?... Mais pourtant si c'était un
moyen.... — Oui , c'en est un , reprit ma-
dame De-Vorterre , qui peut-être aura
quelque succès : il me dispense de mille
peines , de mille soins que je voulais me
donner , pour leur faire aimer quelqu'un
dont je ferais sûr. — Mon Amie , dit ten-
drement madame De-Combleval en em-
brassant Julite , tu as les cœurs de nos Ma-
ris & les nôtres ; ils ne sont pas plus cou-
pables que nous de t'adorer , & je sens que
je leur pardonne , en faveur de cette in-
clination , tous leurs torts passés : suis les
avis de notre pétulante Amie ; peut-être

la douce persuasion qui coule de tes lèvres rendra ses mesures efficaces— . Madame De-Cuperville promet de faire tout ce qu'on voudrait: & madame De-Vorterre, dont tout ces détails amusent l'activité, n'attendit qu'avec la plus grande impatience le moment de la déclaration.

Elle fut long-temps à venir, quoiqu'on leur donnât les plus belles occasions; ils attraquèrent le cœur de Julite de la manière la plus propre à réussir, par les soins, les égards, le respect, les présens, qu'ils avaient soin de faire passer sous d'autres motifs. — Lequel voulez-vous que je rende jaloux, dit un jour la belle Julite à ses deux Amies? — Pas M. De-Combleval, s'écrie Félicité; je le connois, il souffrirait trop. — Précisément ce sera lui, dit madame De-Vorterre; l'autre nous échaperait trop aisément. — Eh - bien, je vous accorderai, reprit Julite, je paraîtrai si coquette, que tous deux seront & jaloux, & retenus dans mes liens—.

Le jour du mariage de Laurens fut celui que les deux Galans choisirent, comme de concert, pour découvrir leur amoureux martyre: ils suivaient par-tout madame De-Cuperville, qui paraissait les encourager tour-à-tour. Son Mari (qui se-

condait d'autant mieux la vengeance des deux Offensées, qu'il ne pensait pas encore comme les Offenseurs) son Mari leur laissait liberté tout-entière. Il fit plus; Eulalie était de la noce , sous ses habits de fille (mais elle portait un nom emprunté, passant pour la Sœur de M. Colletet, cet Ami de Cuperville); elle feignit de ne connaître ni madame De-Combleval , ni madame De-Vorterre. De-Cuperville lui fit sa cour , en apparence , & dans la réalité , ne lui parlait que des tours qu'on se proposait de jouer aux deux Maris , dans lesquels Eulalie avait un rôle important. Cette assiduité près d'une Étrangère , la négligence qu'il paraissait affecter pour sa Femme , la coquetterie tout-à-fait nouvelle de cette dernière , surprirent & donnèrent de l'inquiétude à madame Laurens , ainsi qu'aux nouveaux Époux : la première crut devoir en parler à son Gendre. De-Cuperville, sans lui répondre, la conduisit dans une chambre particulière, où il fit prier les Mariés & les Dames intéressées de se rendre : il leur exposa les mauvais bruits qui commençaient à courir sur son compte. Julite se prit à rire, & dit , en montrant Eulalie : Laissez , laissez , Mamam ; c'est mon compagnon de

bonnes-fortunes—. Cependant, madame De-Combleval, alarmée qu'on eût seulement soupçonné De-Cuperville, découvrit à madame Laurens & aux Mariés, sans compromettre un Mari qu'elle voulait que l'on respectât, qu'il ne s'agissait que d'une espièglerie, qu'on préparait pour messieurs De Combleval & De-Vorterre; qu'ainsi la conduite de M. De-Cuperville & de sa Femme étaient concertées. Cet éclaircissement rétablit la bonne intelligence, augmenta le plaisir, & rendit plus hardie, la tricherie qu'on méditait.

On a vu plus d'une fois, dans les Romans, des Maris prendre leur Femme pour une autre, à l'aide du déguisement: cette idée, fort usée, fut pourtant celle que madame De-Vorterre préféra. Le soir tout le monde devait se masquer. Madame De-Cuperville qui s'aperçut que chacun des deux Maris voulait savoir son déguisement, négligea tout-exprès les précautions qui pouvaient le leur cacher. Ils le furent donc: exactement observés par la Pétronille de madame De-Vorterre, parce que la noce se fesait dans l'hôtel vaste & commode des deux Financiers, on connaissait toutes leurs démarches. Le Couple rival se surprit à guetter leur commune

Maitresse : De-Combleval montra beaucoup d'humeur à son Beaufrère; celui-ci, qui croyait se connaître en regards, & qui n'avait pas jugé que ceux que Julite lui lançait fussent d'une cruelle, trouva fort mauvais qu'un Amoureux à sentimens, vînt retarder la rapidité de sa marche, par une maussade concurrence; il lui répondit brusquement. De-Combleval repliqua plus durement encore : heureusement De-Vorterre n'a pas fait sa déclaration, corvée pénible, dont son Rival vient de s'acquiter; dans l'incertitude du succès, il aime mieux paraître céder. Imaginons quel plaisir pour Alexandrine, lorsqu'elle apprit cette querelle. Tandis qu'on la lui raconte, qu'elle brûle de l'aller redire, son Mari trouve Julite seule. Il profite habilement de l'occasion. Il loue d'abord, comme le serpent tentateur; puis il prend un ton affectueux : il jète ensuite des soupçons sur De-Cuperville; enfin, affectant un ton pénétré, l'adroit Imposteur (qui ne croit pas l'être) se plaint de ce que le Pupille de M. De-Combleval a pu tromper une Femme comme Julite, en faisant la plus sanglante injure, la plus odieuse trahison à l'homme du monde qui l'estimait le plus. — Imagineriez-

vous, Madame, qu'il s'est fait aimer de madame De-Vorterre? — Que m'apprenez-vous-là! De votre Femme! — C'est la vérité. — Ah ciel! le traître! — L'auriez-vous cru d'une Femme comme la mienne! — Moi! je me croyais adorée! — J'aurais juré qu'elle était fidelle. — Eh je serais la dupe... — Non, parblen! vous ne devez pas l'être; &, si vous le vouliez, nous rétablirions l'ordre par-tout. — Mais, je ne dis pas... Vous êtes bien sûr, Monsieur... — J'entendis un jour la querelle de leur rupture. Un petit Monsieur, un vrai colifichet, l'a débusqué. D'honneur, je ne comprends pas comment ma Femme, dont l'appétit est des plus vifs, a pu se contenter de ce *croquet-là*. — Peut-être ce *croquet* vaut-il son prix, Monsieur, dit en souriant madame De-Cuperville. — Aidons-nous mutuellement. — Oui, punissons les coupables. — Quel plaisir!... il sera doublé aumoins. — Oh! je déteste les Époux qui se trompent. — Si vous le vouliez, ce soir... nous traiterions amplement cette question durant le tumulte du bal. — Très-volontiers: suivez tous les mouvemens d'une Marmote; un habit brodé en argent, avec le plus joli masque. — Je fais, Madame; le désir de vous en-

tretenir m'a fait tout employer , pour être à-portée de vous reconnaître. — A ce soir donc—. Elle le congédie , en achevant ces mots , parce que l'on entendait venir quelqu'un. C'étaient ses Amies, auxquelles elle rendit les tendres propos de M. De-Combleval , & les vives sermons de son Concurrant. — Tous-deux ont rendez-vous à ce soir. — Et nous avons toutes-deux un habit comme le vôtre , dit madame De-Vorterre ; mais nous ne le mettrons pas d'abord : mon Pendart en fait trop long , pour être facilement trompé. Nous paraîtrons, en commençant, sous un habit très-galant , ma Sœur en Nymphedes-Eaux , avec un habit vert-d'herbe à franges d'argent , qui colera sur sa taille , ou comme disent les Peintres , qui dessinera le nud ; moi , je veux être en Amazone , & faire en sorte que nous soyions reconnues sur-le-champ par nos deux Traîtres. Ensuite , lorsque madame De-Cuperville aura batu le gibier , nous ferons carnage. Les rendez-vous ? — L'un dans le cabinet retiré qui donne sur le jardin ; l'autre dans la petite pièce qui termine l'aîle où nous sommes , du côté de la cour , répondit Julite. — Ils ne se rencontreront pas—!

! L'heure du bal arrive : chacun paraît sous le déguisement qu'on a choisi. Mais lorsqu'on en fut à l'instant du rendezvous, quatre Masques femelles s'échapent, & protégées par la vigilante Pétronille, qui fait sentinelle du côté des Maris, l'on change d'habillement. Julite & Félicité, dont la taille est la même, Alexandrine & la jeune Fulalie prennent les déguisemens les unes des autres. On rentre par différens côtés : les deux Masques qui ont les déguisemens des Épouses trahies, courent chacune à leur prétendu Mari, les impatientent, les lutinent ; ils ne savent où se cacher : tandis qu'on occupe De Combleval, & qu'on l'empêche de voir ce qui se passe, De-Vorterre, qu'on a laissé libre, aperçoit une Vielleuse, qui se montre, & fuit dans l'obscurité ; le Galant la suit. Dès qu'on les fait ensemble, Félicité, qui devait rester dans le lieu du changement d'habits, jusqu'à ce que sa Belle-sœur fût prise, vient se montrer à son tour. Personne ne soupçonna d'abord que ce fût une double Marmote ; ce n'est que lorsqu'on les verra toutes-deux qu'on doit s'en apercevoir, & jamais les Maris ne seront dans ce cas. De-Combleval, qui tremblait de manquer son rendez-vous,

n'eut pas plutôt entrevu l'aimable Vieilleuse, qu'il se débarrasse de celle qu'il cherche, pour courir après celle qu'il veut éviter.

Dirai je ce qui se passa dans le double tête-à-tête qui vient de s'arranger?.. Chacun des deux Maris croit tenir dans ses bras l'aimable Moitié du petit De-Cuperville: les deux Épouses ne jugent pas à-propos de faire les cruelles; l'obscurité les sert (c'était une des conditions de Julite, avec celle de ne se permettre que quelques mots; de peur, disait-elle, que les murs n'eussent des yeux & des oreilles). Elles n'opposent donc que la résistance convenable. Quelle jouissance! & pourquoi des Traîtres furent-ils aussi parfaitement heureux, que l'Amant le plus tendre, le plus fidèle, le plus vertueux! Mais les deux charmantes Épouses le sont aussi: depuis long-temps elles vivaient dans un austère célibat; elles reprennent leur bien; elles jouissent de la satisfaction de tromper deux Ingrats, & de ne devoir qu'à leur adresse les doux momens qu'elles passent: point de reconnaissance; elles en sont quittes, & peuvent encore, après avoir été traitées comme... (ma foi, comme la Femme jolie d'un mortel Ennemi, qu'on aurait plaisir de pana-

cher à son aise) ; elles peuvent , dis je , encore jeter les hauts-cris , & se plaindre bien fort : Que de Femmes je connais , voudraient se trouver en pareille passe !... La séance finie , on revint dans l'assemblée , l'un après l'autre s'entend , puisque jamais Félicité ne paraissait , que sa *Ménechme* ne se fût éclipsée. Par les soins de Cuperville , de sa Femme , d'Eulalie & de Pétronille , le rendez-vous recommença trois fois , sans que rien se découvrit. Il arriva néanmoins dans l'un des intervalles deux plaisans *Qui-pro-quo* , c'est que De-Combleval voyant un Masque (Cuperville) fort assidu près de celle qu'il croit sa Femme , il s'avisa de le trouver mauvais , & de chercher à le débusquer : le Masque résiste , & raille son Rival : celui-ci n'entend pas la plaisanterie , se fâche , ordonne à sa Femme prétendue , en se fesant connaître à elle , de s'éloigner , & de ne pas souffrir que ce Masque soit toujours à ses côtés. Pour le mieux tromper , la fausse madame De-Combleval obéit. De-Cuperville s'obstine à la suivre , & dans l'instant où De-Combleval en colère va le quereller , Alexandrine se présente pour la troisième fois. La vue de la belle Marmote suspend la jalousie maritale ;

tales; il vole sur ses pas: celle-ci, fort embarrassée, ne fait comment se défendre de l'Incommode qu'elle ne cherchait pas; elle se cache; il la découvre, la lutine, & veut obtenir ce qu'il a déjà plus d'une fois obtenu: Alexandrine se défend; mais l'amoureux De-Combleval, que les obstacles enflâment davantage, prend des libertés. Ce contretemps fâcheux mettait l'Épouse vindicative dans la situation la plus scâbreuse, lorsqu'heureusement quelqu'un attiré par le bruit, demanda tout haut ce que c'était: De-Combleval permit alors à sa Proie de s'échapper. Lorsqu'il se trouva pour la dernière fois avec celle qu'il croyait Julite, il s'attendait qu'elle allait faire le renchérie, & dans cette persuasion, il la traita comme une ville que l'on prend d'assaut. Par ce moyen, & grâces aux soins qu'y donna de son côté M^{me} De-Vorterre, les deux Maris se mirent pour plus de huit jours hors d'état d'aller offrir leur hommage aux Belles.

CHAPITRE xlij.

Piéd-de-néz.

RIAnt dans sa barbe, chacun des deux Amis se dit le lendemain bonjour avec

Il Partie,

F

une apparence de cordialité. Ils se firent même des excuses sur leur altercation de la veille ; & chacun des deux promit à l'autre , de la plus mauvaise-foi du monde, de ne pas courre sur ses brisées. Le secret de son bonheur ne pesait pas au tendre De-Combleval , naturellement discret : mais De-Vorterre , homme à bonnes-fortunes , & français jusqu'aux dents , ne pouvait se contenir ; jouir, pour cet homme à la mode , n'était que la moitié du plaisir ; il fallait s'en vanter , pour qu'il fût complet. Avoir possédé la perle des femmes , la jolie De-Cuperville, dont les Parens idolâtres , le Mari sote-ment respectueux , prônaient par tout la vertu ; l'avoir subjuguée , & ne pas le dire ! c'était subir le supplice de Tantale (*) : il n'y put tenir qu'un jour. Le surlendemain , il aborde De-Combleval , & lui prenant la main ; — Cher ami , lui dit-il d'un ton affectueux , j'avais cru pouvoir te tromper , dissimuler avec toi ; je me suis trompé moi-même ; je veux t'ouvrir mon cœur : mais que la confiance que je veux te faire ne m'ôte pas ton

(*) Il avait de l'eau jusqu'au menton , sans pouvoir en boire : des mets succulens sous les yeux , qui s'éloignaient lorsqu'il y portait la main.

amitié. — Je te le promets, répond froidement De Combleval, quelle qu'elle soit. — Que je suis charmé de te trouver dans ces sentimens ! ... Tu sais que je t'avais dit que je renoncerais à cette jolie Cousine.... — Eh bien ? dit l'Écouteur, du ton de l'impatience. — Mon ami, je t'avouerai que je ne t'ai guères tenu parole.... Modère-toi... Je suis le favorisé : le jour du mariage de son frère, j'ai fait... avec la jolie Marmore, tout ce que l'on fait avec une femme bien tendre, bien complaisante, que l'on aime à la fureur. Ah ! mon ami, si je ne craignais d'insulter à ta peine ; ... mais tu es raisonnable... quels contours ! l'heureux nigaud que ce De-Cuperville ! la petite femme est un trésor. — Ma foi ! s'écrie De Combleval, en faisant un geste d'étonnement & de colère, je ne croyais pas qu'on pût mentir avec tant d'apparence de dire vrai ! Quoi ! tu es faux à ce point, De-Vorterre ! oh ! j'en rabaïs pour toi ! — Comment ! reprit le Narrateur, & sur quel ton le prends-tu ? Je ne dis qu'une vérité simple, unie, toute nue. — Je comprends, je comprends, repartit De-Combleval. Il crut que son Beaufrère avait su quelque chose de son rendez-vous ; & qu'il voulait adroi-

tement le tâter : d'après cette idée , il ne répondit plus qu'en plaisantant. De-Vor-terre que ce ton ennuyait , commença par lui donner tant d'indices , lui détailler tant de circonstances , que De-Combleval se rappelant la résistance de la Marmote , commença d'imaginer qu'il pouvait bien y en avoir eu deux. Pour-le-coup , la discrétion cède à l'envie de s'éclaircir. Il hazarde quelques aveux : les deux Amis se ressouvienent qu'ils n'ont jamais vu l'un d'eux parler à la Vielleuse ; ils entrevoient du mystère : ils font demander , sans affectation , à quelqu'un de non-suspect , s'il y avait eu plusieurs Dames en savoyardes. On leur répond , Qu'ils sont les seuls qui n'en aient pas vu deux ; qu'on ne pouvait d'ailleurs manquer de les distinguer , quoiqu'elles parussent rarement ensemble , leur taille étant un peu différente. Les deux Amis se regardent stupéfaits. Lequel des deux Rivaux est l'heureux ? Chacun croit l'être. De-Vor-terre se fonde sur la perfection des charmes qu'il a palpés : De-Combleval , outre cette preuve qu'il allègue aussi , met en avant d'autres observations qu'il a faites ; par-exemple que sa Marmotte avait une pague fort belle , & qu'il conaissait très-

bien pour l'avoir donnée le jour qu'il signa le consentement au mariage de Cuperville; qu'il est sûr d'avoir retrouvé cette même bague, au même doigt, dans le cabinet du rendez-vous, parce qu'elle est fort brillante, & construite d'une façon particulière. A cette preuve, De-Vorterre ne peut rien opposer; sa Marmote n'avait point de bague, & cependant il en a vu à celle du commencement du bal. Il est desespéré. Comment découvrir Celle qu'il a si privément entretenue? Sûrement c'est une Laide, se dit il avec chagrin, qui a profité de cette aubaine en passant.

L'exacte Pétronille ne laissait pas échapper un mot de cet entretien: dès qu'elle entendait ouvrir la porte de l'un des deux Beaufrères, elle allait à l'une ou à l'autre de ses deux cachètes, suivant l'appartement où se devait tenir la conversation; ces cachètes avaient été secrettement disposées par M.^{me} De-Vorterre durant l'absence des Maris &c. L'exacte Pétronille donc, sans en rien dire à sa Maitresse, écrit un billet, & le met adroitement sur la route de M. De-Combleval, qui sortait de chés lui, qui le trouve, le lit, & voit que la Jeune-fille fait à une Amie de sa condition le récit de ce qui lui était

arrivé durant le bal , où la Maitresse l'a menée , & l'a fait déguiser en Marmote. M. De-Vorterre était nommé comme le Héros de ses plaisirs ; elle se félicitait même de s'être dédommée par-là , de de l'injustice du sort , qui l'a faite pour servir , en commandant une fois à son Maître comme la despote la plus absolue &c. L'Époux de Félicité rentre aussitôt chés son Ami : —Ma-foi , lui dit il , je suis instruit : devine qui t'a favorisé ? —Tu la connais. —Je la connais ! —Est-elle jeune ? —Jeune. —Jolie ? —Jolie. —Brune ou blonde ? —Brunette. —Quî diable fera ce ?... Je ne vois personne à cette noce... ah ! tiens , la Présidente... —Non. —La femme de ce Conseiller , du Grand... —Et non. —La fille de cet Avocat : elle est parbleu piquante : j'aurais dû la reconnaître ! —Comme tu t'abuses ! —Oh-bien ! je ne devine pas. —Eh bien , lis donc. —Pétronille ! ah ciel !... —Mais , mais , l'aventure n'est pas si mince ! vous tournez la tête aux Femmes de-chambres ! vos célèbres talens ont percé ! vous êtes l'homme unique , couru... —Ce n'est pas que je la dédaigne : je l'avais même couchée en joue... mais quelle chute !... la friponne !... parbleu ! je veux pour-

tant profiter de la découverte—. De-Combleval sortit en riant, doublement satisfait, & très-persuadé qu'il a possédé la belle De-Cuperville.

De leur côté, les Dames goûtent une satisfaction plus vraie; si ce n'est que la délicatesse de Félicité se trouve blessée de ce que les Époux ont pu s'imaginer un instant qu'ils avaient séduit madame De-Cuperville: elle le dit au Mari de cette aimable Femme; elle caresse Julite, en lui demandant pardon de l'avoir exposée à cette étrange opinion des deux Beaux-frères; elle veut qu'on leur en ôte bien vite la pensée. Pétronille, qui était présente, dit alors à sa Maitresse comment elle avait déjà desabusé le plus avantageux. A cette découverte, que madame De-Vorterre communiqua sur-le-champ, madame De-Combleval embrassa Pétronille, & lui fit un présent: mais lorsqu'elle fut qu'elle s'était substituée dans l'imagination de M. De-Vorterre, elle loua son zèle, & blâma le mensonge, dont l'indécence la révoltait. — Vous la voyez, s'écrie Alexandrine, elle ne jouit de rien avec sa vertu! je m'applaudissais d'être parvenue à nous rendre plus heureuses par leur infidélité que par leur con-

stance ; & voila que Celle dont la satisfaction donne le prix à tous mes plaisirs , les empoisonne , en ne les goûtant pas comme moi—. Félicité soupira. —Vous voulez son cœur , reprit Alexandrine , je le vois , eh-bien vous l'aurez , ou ... je ne veux pas faire de serment ; mais je me conduirai comme si je les avais faits : que M. & M.^{me} De-Cuperville détrompent adroitement M. De-Combleval , car cela tient au cœur de mon Amie ; néanmoins , de quelles jolies bévues nous nous privons ! —Pourriez-vous , interrompit Félicité , vous réjouir si vous voyiez votre Fille ou mon Fils errer les yeux bandés sur les bords d'un précipice ? à-tout-moment faisant de leurs mains enfantes des reptiles venimeux ! ... J'aime M. De-Combleval autant que j'aime mon fils—. Ce langage plut beaucoup à madame De Cuperville : —Je pense comme vous , dit-elle à Celle qui venait de le tenir. Oh ! que vous êtes deux tendres Amies ! mais je veux vous le disputer à toutes-deux , & vous aimer si bien , si bien , que vous me preniez quelquefois pour l'une de vous : oui , desabusons M. De-Combleval : cette idée , qu'il croit ... me pèse horriblement.

On dînait chés De Cuperville : la conversation tomba sur les déguisemens ; on parla des Vielleuses : De Cuperville & sa Bellemère dirent que tout le monde s'était trompé aux changemens qui s'étaient faits ; & cette dernière assura que si elle n'avait pas eu sa Fille à côté d'elle, sous un habit semblable à celui de M.^{me} De-Combleval, elle aurait été la dupe comme les autres. A ces mots, De-Vor-terre frappa sur l'épaule de son Ami : Julite ne pût contraindre le rire, & De-Cuperville ajouta : — Pour moi, je me suis vu obligé de prier M.^{me} De-Combleval & ma Femme de se démasquer, pour ne pas m'y méprendre ; & j'ai trouvé très-plaisant que mon Cousin soit venu me faire une querelle-d'allemand, parce que je parlais à M.^{me} De-Cuperville. — C'était votre femme ? répond De-Combleval. — Elle-même, & la vôtre dans ce moment était derrière vous, qui riait de votre feint emportement —. Ce qui était vrai : M.^{me} De-Combleval, en rentrant, avait aperçu la seconde Marmote ; elle s'était cachée derrière son Mari, pour qu'il n'en vît pas deux ; & c'est ce qui donna lieu à la méprise de celui-ci, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent. — Mais

où donc était la Vielleuse, dit alors De-Combleval, durant le reste du bal ? — Comme j'avais ôté mon habit, sans le serrer, répond Julite, parceque je m'étais aperçue que je n'étais pas seule sous ce déguisement, quelque Dame des nôtres qui l'aura vu, l'aura pris pour quelque espièglerie—. Il fallait voir comme les deux Amis se regardaient, après cet éclaircissement; l'air consterné du pauvre De-Combleval, celui de son Beaufrère qui représentait au naturel le mordant Démocrite : le dernier se consolait de tout; une bonne-fortune était toujours une bonne-fortune; mais l'autre voulait Julite, & dans ce moment, le reste de l'univers n'était rien à ses yeux.

Madame De-Cuperville parla des tours qu'on peut jouer aux Maris infidèles; elle témoigna combien elle aurait envie d'y participer : d'autres personnes en citèrent de fort plaisans. Pétronille était alors derrière sa Maîtresse, qui l'avait appelée : elle rougissait à chaque fois que M. De-Vorterre levait les yeux sur elle. Une Cuisinière de M.^{me} De-Cuperville, fort bien faite, mais laide de visage, vient à paraître : Pétronille la sacrifie; elle lui parle à l'oreille de bal, de déguisemens

pris ; lui montre , en se cachant , M. De-Combleval , & fait en sorte que M. DeVorterre comprenne que c'est là celle qui a favorisé son Rival. —Voilà donc , chucheta-t-il à la Femme-de-chambre de son Épouse , voilà donc la Beauté qui vous secondait—? On parut honteuse d'une manière qui répondait , *Oui , monsieur.* —De Combleval , dit il alors tout-bas , mon pauvre De-Combleval , veux-tu voir ta Marmote ? —Non , dit impatientement celui-ci. —Oh ! tu la verras ! tiens , regarde cette Nymphe potagère à gros bras rouges-bleus , si bien retroussés ; c'est elle. Peste ! c'est une jouissance ! ma foi , mon ami , tu es plus maltraité que moi ; & tous-deux , nous avons un piéd-de nez.

CHAPITRE xliij.

Bien-pis.

Nos deux Époux ne sauront pas sitôt qu'ils sont les Belles dont leur bonne-fortune leur a procuré la possession. De-Combleval est muet de honte , depuis qu'il croit avoir pressé dans ses bras la grosse Cuisinière de M.^{me} De-Cuperville. Il réfléchit sérieusement sur le néant des

appas que l'on palpe, lorsqu'on ne voit goutte, & fait là-dessus des méditations très-intéressantes, que pourtant je ne rapporterai pas. Dans son desespoir, il *resonge* à la Marquise de C** ; il se rappelle l'assaut que son Mari voulait donner à M.^{me} De-Combleval ; tout cela le pique ; il se repent de l'avoir négligée, se propose de renouer, & de l'appaiser, en acquittant quelques-unes de ses dettes les plus incommodes. Heureusement qu'avant de payer, il s'informe de ce qu'elle fait. Il apprend que cette tendre Tourterelle n'a gémi que deux heures de son infidélité ; qu'outrée de douleur, elle avait pris sur-le-champ le parti le plus extraordinaire, le plus surprenant pour une femme de sa sorte, en acceptant les propositions d'un... maître Boucher énormément riche, qui lui fesait quinze mille livres de viager. De-Combleval veut se ressouvenir de Vethénet ; un Mylord vient de l'enmener à Londres.

Quant à De-Vorterre, il guette la petite Pétronille, & la trouvant un soir à l'écart, il veut répéter la jolie scène de la Marmote : on lui résiste courageusement, & M. De-Vorterre, bien *griffé*, se retire du combat tout sanglant. — Ouais,

se dit-il à lui-même, qu'est-ce que ceci ? serait-ce caprice ou repentir ? ou . . . m'aurait-on joué — ?

Cependant M.^{me} De-Vorterre, qui voit le desœuvrement des deux Amis, sent que son cœur s'ouvre à la pitié : elle renouvelle leur jalousie, au moyen des faux Cavaliers ; mais elle a soin qu'on ne puisse les voir de près, parce que tout se ferait aisément découvert. Madame De-Cuperville redevient donc galant ; sa taille, qui commence à s'arrondir (elle est grosse de cinq mois) lui donne l'air d'un petit papa grand amateur de la table : Eulalie (que les Maris ne connaissent pas sous son vrai nom) se prépare à jouer un double rôle ; la jeune M.^{me} Laurens, belle-sœur de Julite, veut avoir sa part dans ces amusemens, & coqueter comme la belle De-Cuperville. Tous ces Galans ne paraissent à la maison qu'en l'absence des Maris, qui ne manquaient pas de l'apprendre à leur retour : Le Portier reçut l'ordre de leur refuser la porte.

Dans ces circonstances, on apprend que M. De-Combleval cherchait à occuper son cœur ; car naturellement délicat, c'était par le cœur qu'il voulait être intéressé. De-Vorterre, le trouvant incor-

rigible là-dessus, avait abandonné le soin de le conduire; ce fut Alexandrine qui voulut succéder dans le *mentorat*, mais *incognito* : l'on juge comme il sera dirigé. Madame De-Vorterre fut faire en sorte qu'il vît Eulalie sous les habits de son sexe; & c'était-là son ancien projet, qui toujours avait été retardé par quelque obstacle nouveau. L'aimable Eulalie fit une impression très-vive sur De Combleval : cette Jeune personne, comme on fait, passait pour une Provinciale, sœur de M. Colletet, l'ami de Cuperville; elle ne dépendait que de ce frère, que ses emplois tenaient presque toujours éloigné de la Capitale, & demeurait chés la bonne Hôtesse (sa mère), à laquelle son Frère l'avait confiée. Voilà le roman. De Combleval devient assidu; mais l'Hôtesse est toujours dans la chambre de sa Fille; ainsi l'Amoureux est fort gêné.

Dans ce temps environ, De-Vorterre que le récit des plaisirs que De-Combleval avait goûtés avec la Marquise de C** rendait curieux, fut amener cette Dame à satisfaire ses desirs, en dépit du noble & rendre attachement qu'elle avait: il ne manqua pas de faire part de son aventure à son Beaufrère, & De-Combleval eut la

faiblesse de vouloir parler à son ancienne Maitresse, pour lui faire des reproches : il y ala ; cette aventure se passa comme celle de Boileau réprimandant Chapelle (*) : la Marquise pleura , convint qu'elle avait tort , regretta De-Combleval , lui fit de perfides caresses , & le Sermonneur s'oublia... — *Je suis vengée de votre infidélité* , dit la Marquise , en se rajustant ; *souvenez-vous , monsieur , qu'on ne brève jamais une jolie femme audessus des préjugés*—. De-Combleval confus , la quitta , sans trop comprendre ce que signifiait cette menace. Mais à quelques jours de-là , De-Vorterre l'aborde un matin d'un air triste : — Ta Marquise est une franche , mon ami , lui dit-il : croirais-tu.... ma-foi , je suis pris ; un mal honteux , que toutes mes aventures ne me laissent connaître que par ouï-dire , vient de se déclarer. — Ah ciel ! s'ecrie De Combleval. — Comment ! que veux-tu dire ? tu pâlis ? tu t'intéresses fortement à ma santé !

(*) Despréaux reprochait à Chapelle les écarts où le vin le faisait donner : — Entrons ici , lui dit le dernier , nous serons plus à notre aise—. C'était un cabaret ; vient une bouteille , puis une autre : Boileau prêche ; Chapelle verse à boire , & tous-deux s'enivrèrent au point , qu'il falut reporter chés eux & le *Prêcheur* & le *Prêché*.

—Eh! morbleu, oui, je m'y intéresse, & plus encore à la mienne. —Aurais-tu...
—Helas, oui! j'alais pour la prêcher; c'est elle qui me sermona si bien, que j'ai eu la faiblesse—. . . . De-Vorterre ne put retenir un long éclat de rire. Les deux Amis eurent tous-deux besoin du régime. Cette nouvelle, qui parvint à madame De-Vorterre, lui donna tant d'enjouement, qu'elle devint plus piquante & plus jolie que jamais. L'effet en fut bien différent sur madame De Combleval; elle s'enferma pour pleurer; son Amie la trouva dans son petit oratoire, à genoux, les yeux & les mains élevés aers le Ciel.
—O ma sœur, s'écria-t-elle, en voyant M.^{me} De-Vorterre, que jamais nos Enfants ne connaissent cet avilissement de leurs Pères! Mon Dieu! pardonnez à mon Bien aimé tous ses égaremens, & faites que ce châtiment lui soit utile! Ma chère sœur, ajouta-t-elle, nous leur devons les plus tendres soins; mais ne les humilions pas en les leur rendant: paraissions tout ignorer, & donner dans tout ce qu'ils voudront nous dire au sujet de leur indisposition; sur-tout que cette confiance n'aille pas jusqu'à nos Amies—. Alexandrine plia les épaules, & cepen-

dant fit tout ce que Félicité disait , à l'exception du dernier point , qui n'était plus en son pouvoir ; sûre de la discrétion de madame De-Cuperville & d'Eulalie , elle ne leur avait rien caché. D'après ces lumières sur l'état des Maris , la Première devint enjouée , badine avec les deux Infortunés. La Seconde traita De-Combleval fort affectueusement , & demeura quelquefois seule avec lui. Mais le point le moins négligé , ce fut la coquetterie des deux Épouses ; les jolis Cavaliers ne bougeaient presque plus de leur appartement , sur-tout lorsque le régime forçait les pauvres Maris à rester dans le leur.

Un jour , le triste De-Combleval recevait devant un grand feu , les dangereuses influences de ce demi-métal fameux , dont les Alchimistes font le *bras droit* de la Divinité ; les Miroitiers de l'étamé ; & Apothicaires , la *pommade* qu'une Petite-maitresse n'ôserait nommer ; il voit passer le faux sir Brillant : — Je le mérite bien , s'écrie-t-il ! . . . mais elle est trop vertueuse — . . . Félicité , conduite par son inquiétude , entre dans ce moment chés son Mari. — N'approchez pas , madame , lui dit-il , au nom de Dieu , n'approchez pas — . L'aimable femme , qui ne con-

naît pas l'importance de cette défense ; était auprès de lui. — Eh-bien , Madame , vous voyez ce que je voulais vous cacher—. Félicité l'embrasse la larme à l'œil : — Ah mon Ami ! pensez vous que vous m'en soyiez moins cher ! — N'ajoutez pas à ma honte par cet excès de générosité : non , madame , je ne suis pas digne de vous : je viens d'entendre sir Brillant ; il vous attend.... — Permettez que je reste ici ; que je vous serve. — Cet air n'est pas sain , madame. — Eh ! que m'importe , dès que vous le respirez. — J'avais cru que mes torts envers vous ... quoi ! votre cœur ne se ferait pas ouvert au plaisir d'être recherchée. ... — M. De-Combleval !.. oui , mon cœur connaît l'amitié ; j'aime ma Sœur , votre aimable Consine , sir Brillant , son Ami ;... croyez que pour ces deux derniers , ce n'est pas de l'amour. — Je vous crois , madame ; mais je vous en conjure , laissez-moi—. Félicité se retira.

De son côté , madame De-Vorterre voyant sa Sœur en tête-à-tête avec son Mari , voulut se procurer le même passe-temps avec le sien. Elle entre tout-doucement , s'avance derrière une feuille de paravent , s'élève sur la pointe du pied , & regarde. On fait au pauvre De-Vor-

terre la même cérémonie qu'à De-Combleval. Pour-lors Alexandrine paraît. — Corbleu , madame , vous n'aviez que faire ici. — Mondieu , monsieur , qu'avez-vous donc ! comme vous voila ! . . . Qu'a donc mon Mari , Monsieur , dit-elle au Chirurgien ? — Un échauffement , Madame. — Alons , mon Ami , il faut vous ménager , vous rentrez trop tard ; quelquefois vous passez des nuits. — Vous avez raison ; je me ménagerai ; mais alez-vous-en ; votre Mignon vous attend , & j'ai moins que jamais droit d'y trouver à redire. — Pardonnez moi , mon Ami ; je suis prête à bannir de chés moi quiconque vous déplaîra. — Vous allez voir qu'ils sont brouillés. — Moi , brouillée ! avec qui ? — Avec moi ; cela ferait fort naturel. — Mondieu ! mon ami , je vous aime de tout mon cœur ; & pour vous obliger (je le répète) je vais me restreindre à ne voir personne ici que l'Ami de sir Brillant , ce jeune Anglais lui-même , Cuperville , Laurens , leurs Femmes , leur famille , nos Parens , les vôtres , & . . . — Tudieu , madame , quelle solitude ! & voyez toute la ville , ma très-digne épouse , j'y consens ; fermez seulement votre porte à votre Muguet . . . — Vous

ne le voudriez pas. — Vous allez voir que c'est moi qui suis amoureux de cette Poupée. — Vous dites plus vrai que vous ne pensez : oui , mon ami , vous en êtes fou. — Je le suis de disputer avec vous , lorsque les Rieurs ne sauraient être de mon côté. — Vous êtes de mauvaise humeur ; je venais pourtant dans la vue de vous égayer , par le récit d'une conquête de sir Brillant : il était en fille l'un de ces jours ; un de vos Confrères , homme de goût , trouva miss Brillant charmante , & lui tint des discours , comme vous en tenez souvent , monsieur. Ce matin... j'en ris encore... ce matin... — Il a vu que c'était une ombre d'homme : la belle découverte ! tenez , ma femme , nous parlerons de tout cela dans un mois : quant à-présent , laissez moi tranquille. — Adieu , mon ami. (*Une révérence.*) — Adieu (*d'un ton impatient*). Rien de plus impertinent qu'une femme , lorsqu'elle se doute que nous sommes pris par-là.

Terminons ce Chapitre , en disant que les deux Maris guérissent , & qu'ils ne furent pas changés , que De Combleval vit plus assidûment que jamais la jeune Eulalie , qu'il croit M.^{lle} Colletet ; que desespéré de ses rigueurs il lui fait diver-

ses propositions très-étonnantes; que DeVorterre veut avoir une Maitresse à lui; qu'il entretient une Jeune-fille qui le trompe; que Félicité desespère de ramener son Époux; qu'Alexandrine l'en console, & que toutes-deux cherchent le bonheur dans l'éducation de leurs enfans, dont sir Brillant est le maître de langues; disons enfin que madame De-Cuperville est accouchée d'un fils; que sa belle-sœur M.^{me} Laurens, donne une Fille à son Mari; & que l'ami de Cuperville, ce Colletet dont on a déjà parlé, se rend très-familier dans la maison de cette dernière.

CHAPITRE xliv.

Cas-de-conscience.

EST-IL permis à une Femme vertueuse de favoriser les égaremens de son Mari, par amour pour ce dernier, & dans la vue de le rendre heureux? J'ai feuilleté Suarèz, Vasquèz, Diana, l'équivoquant Escobard, le doux & benin Molina, tous ces Théologues bernés par Pascal, sans y rien trouver qui ressemblât à cette question: ces grands Casuistes n'ont apparemment pas imaginé qu'il pût exister de femme capable d'une pareille résolution;

mais que n'ouvraient ils Suétone, ils auraient vu Livie cherchant des Pucelètes à son vieux Mari: de leur temps, Agnès Sorel, Diane de Poitiers.... J'avouerai que ces grands exemples ne se trouvent guères qu'chés les Souverains: mais il est des âmes non moins élevées dans les rangs inférieurs. Telle est M.^{me} De-Combleval.

Un jour le cavalier Eulalie vint dire aux deux Belle-sœurs, que M. De-Combleval faisait à la jeune Eulalie fille, portant le nom de Colletet, la proposition de l'épouser clandestinement, de lui faire porter un nom supposé, sous lequel elle tiendrait maison; qu'ensuite, au-bout de quelques mois, le Mari (qu'on nommerait M Du-Montant) serait censé faire un voyage qui durerait jusqu'à ce que sa Femme devînt sujète à l'accident ordinaire aux jeunes Épouses; qu'alors on publierait son retour, afin d'autoriser la maternité; qu'il se montrerait à ceux dont il serait sûr de n'être pas connu, sous un extérieur tout différent de celui qu'il prend ordinairement; après quoi M. Du-Montant disparaîtrait de-nouveau, pour laisser occuper sa place à M. De-Combleval; qui, moyénant son double rôle, serait & le faux mari, & le véritable ga-

lant de la Jeune-personne. Il se proposait de faire une maison à sa Nouvelle-Épouse sur ses épargnes, en se retranchant, à cet effet, toutes les dépenses des plaisirs ordinaires. Cet excès d'égarement fit rire Alexandrine aux éclats. — Il a raison ! s'écrie-t-elle ; & sa Femme épousera sir Brillant, à condition que Félicité ne quittera jamais son nouveau Mari. Je voudrais voir cet arrangement ; oh ! la plaisante chose ! le trait serait unique dans les Fastes de la Perfidie des Maris ! Ma chère Eulalie, ils s'épouseront tous-deux ; que tu vas être aimée — ! Félicité surprise, autant qu'alarmée, demeure immobile. — Ne sois pas étonnée, ma chère, lui dit Alexandrine, cette belle, cette grande idée vient de moi ; je voulais voir, en la lui faisant suggérer par M. Colletet, auquel il s'est confié, s'il y donnerait : ah bon Dieu ! ces hommes ! de quoi ne sont-ils pas capables, quand il s'agit de satisfaire leurs passions ! . . . Mais c'est notre faute ; car c'est nous qui les inspirons, ces passions folles : un petit minois comme ç'a leur tourne la tête — ! . . . Et voyant Félicité fort triste : — Console-toi, mon amie, lui dit-elle en riant ; le goût du mariage le reprend ;

c'est bonne marque : ne crains pas que mon Pendar ait de ces rechutes-là ; c'est aussi pourquoi je desespère de le ramener. Mais voyons : il veut donc t'épouser réellement , & te donner un Mari postiche , qui ne fera que lui-même sous l'agréable nom de M. Du-Montant ? il veut tout faire , être & son Sigil bée (1) & son Hulla (2), tant il craint que l'on n'empiète sur ses droits ? La belle emplette que tu ferais-là , ma pauvre Eulalie !... Il s'agit pourtant de bien conduire ceci ; car c'est le coup de partie , si je ne me trompe. Il faut qu'il soit prêt à t'épouser ; alors nous nous présenterons pour être les témoins. Donnons-lui la peine de tout préparer ; voyons comme il s'y prendra ; nous aurons le plaisir de remarquer s'il est adroit ; nous observerons son air , son maintien , sa mine , tandis qu'il méditera ce beau projet , & peut-être cela pourrait-il nous servir un jour—

(1) Espèce d'adorateur des Belles Piémontaises , Génoises &c , toléré par les Maris : il accompagne par tout , donne la main , présente les gants , &c.

(2) Lorsqu'un Mahométan a répudié sa Femme , il ne peut la reprendre qu'un Autre n'ait consommé le mariage avec elle : le Hulla , choisi dans la populace , répudie ensuite la Femme , & le Turc l'épouse de-nouveau.

M.^{me} De-Cuperville arrive avec sa Belle-sœur; Alexandrine les instruit; Julite & Félicité furent les seules qui ne trouvèrent pas cette nouvelle scélératesse très-plaisante.

—Mes Amies, dit alors M.^{me} De-Combleval, je veux vous dire une chose, qui va peut-être n'exciter que votre pitié; vous avez peut être me trouver singulière, ridicule; mais je pense comme je vais parler: J'aime M. De-Combleval de manière à me trouver plus heureuse par ses plaisirs que par les miens: Serait-ce un mal de consentir qu'il portât son hommage à une Autre; de le favoriser; de lui déclarer que je ne demande que son amitié, son estime; que je veux être insensible à tout le reste; enfin, de regarder comme une autre lui-même Celle qu'il aimera; de l'aider à couvrir une intrigue qui ne serait pas sans scandale, sur-tout pour nos Enfans? voila ce que je suis en état de faire: votre avis, mes chères Amies? —Le mien, répondit vivement Alexandrine, c'est que ma vertueuse Amie est en délire, qu'elle extravague. —Voyez, dit M.^{me} De-Cuperville, le généreux desespoir d'un cœur navré!... Je vous admire, mon Amie, ajouta-t-elle; mais je ne

II Partie.

G

ferais guères tentée de mettre en usage un pareil moyen—. Madame Laurens s'écrie : —Oh ! pour moi , je ne conçois pas du-tout comment on peut penser de la sorte , en faveur d'un homme , lui dût-on mille & mille fois plus que la vie. —C'est précisément le cas où je me trouve avec M. De-Combleval , répondit modestement Félicité. La jeune dame Laurens continua de soutenir sa thèse , qui est celle de tous les cœurs qui n'ont pas encore éprouvé l'amour dans toute sa véhémence. J'observe , à cette occasion , qu'il vaut mieux avoir affaire à ceux dont les passions sont vives , qu'à ces génies réguliers , que rien n'émue : Laure , cette jeune Épouse du Frère de Julite , avait été la fille la plus exemplaire ; son attachement pour sa Mère tenait de l'adoration ; elle avait refusé vingt Partis , pour ne pas s'en séparer ; ses louanges étaient dans toutes les bouches : mais si Colletet l'avait connue plutôt , ces éloges , qu'elle ne devait qu'à l'indifférence , à la glace de son cœur , ne lui eussent jamais été donnés. Je reviens au *cas-de-conscience* consulté par madame De-Combleval.

A la pluralité des voix , le petit Conseil féminin décida , Qu'on suivrait le plan

tracé par madame De-Vorterre, & que les dispositions de Félicité seraient louées, admirées, par toutes les femmes tendres desintéressément (s'il y en avait); mais qu'elles seraient déclarées non-exécutables, à-cause des conséquences; & par cette raison écrites sur les feuillets blancs qui terminaient un vieux volume de la *République de Platon*, & un exemplaire de l'*Utopie* de *Thomas Morus*. Pour rendre la décision plus authentique, Alexandrine, qui ne cherchait qu'à s'amuser, fit rédiger l'Arrêt par sa Pétronille, qui signa comme *Greffier en chef*.

CHAPITRE xlv.

Acheminement.

TANDIS que De-Combleval pousse sa pointe auprès d'Eulalie, De-Vorterre qui vient de surprendre sa Maitresse, avec un petit Mâgot rembruni, célèbreur fade & plat de toutes les Belles sans pudeur, Poète sans goût, dont les vers raboteux & biscornus n'eussent pas été dignes du sort de ceux de l'Abbé *Cotin*(*); De-Vor-

(*) *Cotin* donnait ses vers à un Pâtissier, qui s'en servait pour envelopper ses biscuits, & les répandait ainsi dans le Public: le Pâtissier de-

terre, dis-je, renonce aux Filles-entretenues, & court de nouveau le monde. En chemin, il rencontra l'Épouse de ce Luffanville, qu'il avait un jour tourné en ridicule : elle était belle ; De-Vorterre était vacant ; il s'avisa de lui tenir de galans propos. Madame De-Luffanville, qui les prend pour de simples politesses, & qui d'ailleurs estime beaucoup madame De-Combleval & madame De-Vorterre, lui fit un accueil flatteur. C'en fut assez pour encourager un homme qui ne croyait guères à la vertu des femmes ; il devint assidu : M.^{me} De-Luffanville, charmée de cette occasion de se lier avec des Dames dont la façon de penser lui convenait, pria De-Vorterre de la présenter. Ce n'était pas trop le compte du Galant ; mais il ne pouvait refuser. Ainsi l'aimable Société fut augmentée d'une Femme bien digne d'y entrer, & même de deux ; car ceux qui connaissent son Histoire, savent qu'elle avait une Amie ; toute femme dont le cœur est bien fait, ne manque jamais de cet avantage précieux ; cette Amie se nomme M.^{me} Satinbourg. Ce fut M.^{me} De-Vorterre qui s'a-

vint célèbre par les vers de Cotin ; mais Cotin le fut pauvrement par le Pâtissier.

perçut de la passion de son Mari, & qui le fit remarquer à la belle De-Luffanville. — Si votre Époux a l'âme honnête, dit alors cette dernière, je promets de vous le ramener—. Nous n'entrerons pas dans le détail des moyens qu'elle employa: disons seulement qu'elle réussit, & que la route qu'elle prit était la seule convenable; car la séduisante *Fanchette* (c'est le nom de Fille de cette Dame) se laissa d'abord aimer, après avoir mis son Mari dans sa confiance, en exigeant qu'il écoutât les entretiens qu'elle aurait avec M. De-Vorterre; précaution qu'elle trouvait nécessaire, ou du-moins très-utile pour elle-même. Lorsqu'il l'adora comme elle méritait de l'être, elle lui montra de l'amitié, de l'indulgence; ensuite lui parla de M. De-Luffanville, de ce qu'elle lui devait, & finit par lui déclarer, qu'elle aimait ce digne Époux aussi vivement que le premier jour: elle lui peignit les douceurs d'une union légitime; lui vanta le mérite, la beauté, la tendresse de M.^{me} De-Vorterre. Ce dernier point fut contesté. — Prenons du temps, dit M.^{me} De-Luffanville; ce sera par des faits que j'entreprendrai de vous convaincre—. Les choses en resteront-là jusqu'au dénoum.

La familiarité de M. & M.^{me} De-Luffanville fut doublement avantageuse à M.^{me} De-Combleval & à son Amie : le spectacle continuel de leur paisible union, faisait impression sur M. De-Combleval lui-même, qui ne leur trouva pas ce ridicule dont son Beaufrère avait essayé de de les charger. Mais l'attendrissement qui en résultait, était encore pour Eulalie. De-Luffanville ne manquait pas une occasion de louer M.^{me} De Combleval, & de faire remarquer non-seulement son mérite, mais ses grâces, sa beauté, ses talens : ce qu'il poussa si loin, que De-Combleval en prit de l'ombrage : il eut un-jour une explication à ce sujet avec son nouvel Ami. De Luffanville ne se défendit pas des sentimens qu'on lui prêtait ; il soutint au Mari lui-même, qu'on ne pouvait jouir de la société de M.^{me} De-Combleval sans l'adorer. Là dessus, il fit l'éloge de cette Dame ; il loua ses charmes, sa vertu, sa générosité. — Quoi ! monsieur, lui dit alors De-Combleval, vous ôsez m'avouer que vous aimez ma Femme ! — Je l'adore. — Morbleu, monsieur, malgré votre sens froid, je vous dirai que la réponse est des plus.... — Sage ; puisque j'ajoute que je n'en aime

pas moins la mienne : au contraire , M.^{me} De-Luffanville ayant procuré notre liaison , elle m'en est devenue plus chère. — Vous êtes le confident de ma Femme , monsieur ? — Indirectement , mon Ami. — Vous savez qu'elle sacrifierait jusqu'à ses droits , pour me rendre heureux ? — Je n'en puis douter. — Mais comment ce rendre attachement s'accorde-t il avec une intrigue , que mes représentations n'ont pu faire cesser ? — Une intrigue ?.. oui , c'est bien une intrigue ; mais elle n'est pas criminelle. — J'ai vu , monsieur , j'ai vu... — Je suis convenu que votre Femme avait une intrigue ; je crois même que vous l'avez vue dans les bras d'un Galant ; mais je ne change pas d'idée , l'intrigue est une intrigue de Comédie ; M.^{me} De-Luffanville tout-à-l'heure encore , & devant moi , était dans les bras de ce Galant qui vous effarouche. — Raillez vous , monsieur ? — Moi ! point-du tout. — Et vous souffrez... — Qu'une Femme en caresse une autre : les prétendus Galans vont vous être connus , si vous voulez entrer actuellement chés M.^{me} De-Combleval ; ou seulement regarder de cette galerie ; les portes sont ouvertes—. De-Combleval s'avance ; il découvre... — Mais c'est

lui-même... éh ! c'est M.^{me} De-Cuperville !
— Il vous eût été facile de la reconnaître. — Persuadé du dérangement de ma Femme, craignant de faire un éclat, je n'entrais jamais dans son appartement, lorsqu'elles y étaient... Et cet autre ?... sir Brillant, je crois, à en juger par la taille & l'habit ? — C'est une Jeune-personne que vous connaîtrez bientôt. Je vous laisse ; vous m'avez dit que vous aviez une visite nécessaire à rendre—. Il le quitte, & passe auprès des Dames, pour les mettre au fait de tout ce qui venait de se dire. — Ah ! vous avez tout gâté, s'écrie M.^{me} De-Vorterre, faute d'être instruit. Aussi, mon Amie ne l'a pas voulu— ! Puis, sans trop s'embarrasser de ce que Félicité pouvait dire, elle détailla le projet de ménage avec Eulalie. Sir Brillant était-là. Félicité lui dit un mot : il se hâta de retourner chés lui, parceque M. De-Combleval allait partir.

L'Amant d'Eulalie tarda plus qu'on n'aurait imaginé. Les deux Beaufrères eurent ensemble un entretien. De-Combleval, qui venait d'être éclairé à-demi, était déchiré de remords ; il exhala son chagrin contre De-Vorterre. Celui-ci, dont l'amour pour M.^{me} De-Luffanville avait changé les dispositions, convint qu'il mé-

rait les reproches de son Ami. — Eh ! fallait-il , s'écrie douloureusement De-Combleval, détruire dans mon cœur des sentimens que tu devais prendre un jour ! Il part en achevant ces mots , & se rend chés sa jeune Maitresse. Il trouve Eulalie occupée à lire une Lettre , qu'elle plia , lorsqu'elle l'aperçut. Elle pensait qu'il demanderait à la voir ; il n'en fit rien ; il paraissait abbatu, rêveur. Ce n'est pas que sa curiosité ne fût vivement excitée ; mais il ne se croyait plus permis de la satisfaire. Dans ce moment , on annonce un homme , qui refuse de se nommer , parce qu'il est inconnu : Eulalie se lève , & met la Lettre sur la cheminée : De-Combleval lit avec étonnement la suscription , *Pour sir Brillant !* Il tressaille , & ne sait à quoi se déterminer. Il est pourtant prêt à lire ; lorsqu'il voit entrer M. De-Vorterre. — Que me veux tu , mon Ami , dit ce dernier ? un Billet que voila , sans-doute écrit par Madame , m'avertit de me presser de me rendre ici. — Vous ne vous trompez pas , Monsieur , répond Eulalie ; mais permettez que je vous laisse un moment avec M. De-Combleval. Elle reprit la Lettre avant de sortir.

Les deux Beaufrères se regardèrent alors

avec surprise: De-Combleval parla du Billet dont il venait de lire le dessus; De-Vorterre dit, qu'il l'a vu, & qu'il imagine que c'est un *qui-pro-quo*. Les deux Beaufrères s'attendent à quelque événement extraordinaire: le Mari de Félicité voit d'avance la honte de son projet insensé; mais tous-deux ne font que conjecturer. Eulalie reparaît sous le masque de sir Brillant: on a peine à la reconnaître, tant cet habillement la déguise. — Messieurs, sans vous rien dire, vous en savez assez. — Oui, dit alors De-Vorterre en riant; mais De-Cuperville n'était pas une femme? — Puisqu'une femme l'a remplacé, c'est qu'il s'était conduit comme une Femme. — Je le crois volontiers. — Ce n'est pas tout, Messieurs; lisez cette Lettre—. Elle la présente à M. De-Combleval.

CHAPITRE xlvj.

Découvertes.

FÉLICITÉ, qui ne savait pas les nouvelles dispositions de son Mari, le matin de ce même jour, avait écrit la Lettre qu'on va lire, à l'adresse de sir Brillant, qu'Alexandrine avait mise. De-Vorterre vit passer le Domestique chargé du message;

il l'appelle , l'envoie chercher une bagatelle dont il a besoin , garde la Lettre ; l'ouvre ; mais en voyant que le dessus , de la main de sa Femme , est pour un homme , le contenu , de celle de Félicité , pour une Femme , il se frote les yeux : bien convaincu qu'il ne se trompe pas , il la replie , sans achever la lecture , & se hâte de la faire partir , de - peur d'être surpris , très-content en lui-même du *quiproquo* ; se promettant bien de guetter l'autre Lettre , qu'il présume écrite au vrai sir Brillant , sous une adresse de femme. Il ne vit rien ; & conjecturait déjà qu'on s'était aperçu de la bévue , lorsqu'il reçut lui même le Billet d'Eulalie , dont il est parlé dans précédent Chapitre.

LETTRE de M.^{me} DE-COMBLEVAL ,
adressée à sir BRILLANT.

Tu vis hiér , ma chère Eulalie , comme l'on s'oposait à tout ce que je voulais. Mondieu ! qu'elles savent toutes bien peu combien une véritable tendresse est désintéressée ! Madame De-Cuperville est la plus raisonnable ; elle pense à-peu-près juste ; mais c'est ma Sœur qui mène tout. Je ne disconviens pas que madame De-Vorterre ne soit la plus méritante des

femmes : si elle pouvait plier son caractère , & contraindre une vivacité , qui marque bien sa franchise & sa droiture , mais qui très-souvent a déplu à son Mari , elle serait trop parfaite , & je ne mériterais pas de l'approcher. Je n'espère donc qu'en toi , ma chère Enfant : consultons ensemble ce que nous devons faire pour l'Homme que nous aimons. Tu n'as pas de Parens de marque ; on me laissera disposer de ton sort : ainsi , point d'embarras de ce côté-là : ton seul intérêt me retient. Serait-ce te faire un tort réel , que d'écouter M. De-Combleval , dans les vues que nous avons , aux conditions dont je t'ai tant de fois entretenue ? Mon-dieu , mon aimable fille , je ne le crains pas. De mon côté , je proteste que pourvu qu'il soit content , je le serai. Je voudrais qu'il connût tout notre petit arrangement ; & comme l'amour-propre se glisse par-tout , qu'il m'en eût quelque obligation. S'il pouvait lire dans mon cœur ! S'il pouvait savoir , à n'en pas douter , que je suis bien persuadée qu'il n'est pas coupable envers moi , non , point-du tout , en suivant des mouvemens involontaires , comme ceux de l'amour , ce chér Époux me donnerait sa confiance..... Ah ! mon

Eulalie, les autres Femmes ne doivent pas à leur Mari ce que je dois au mien, tu le sais. Quoi! parcequ'il est mon bienfaiteur, mon sauveur, pour-ainsi-dire, je le tiendrais lié durement dans les chaînes du devoir! Non, non, jamais je ne me croirai ce droit injuste.... Ma chère fille, tu sais comme je t'aime; le sacrifice que je te demande n'est pas celui de ta vertu; Eulalie sera forte en le faisant, & non pas faible. Cachons-nous de tout le monde; cette démarche me rend défiante & timide. Je sais qu'elle n'est pas l'ordre des mœurs, mais elle est dans celui de ma tendresse sans exemple, sans bornes; l'Être suprême, qui connaît la pureté de nos motifs, sans-doute l'excusera; j'ose l'espérer de sa bonté, ma chère Eulalie... Dans quel péril une malheureuse intrigue n'avait-elle pas jeté M. De-Combleval! j'aurais voulu porter seule toute sa peine, & pourtant il me craignait! Lui, me craindre! je ne lui suis donc pas encore bien connue! Ah oui, voilà le mal, il ne me connaît pas assez... Eh quoi! n'est-ce donc pas à M. De-Combleval que je m'attachai? n'était-ce qu'à l'homme agréable, jeune, riche, fidèle, vertueux même, & sur-tout généreux? Non; c'est M. De-

Combleval que j'aimai, seul, indépendamment de tous ses avantages ; ni les égaremens, ni le vice, ni le crime ne pourraient éteindre mon amour. Je ne sais pas si les hommes savent aimer ainsi, mais voilà comme j'aime ; & je ne suis pas la seule : cette aimable De-Cuperville, & la jeune Dame que tu ne connais que depuis deux jours (M.^{me} De-Luffanville) m'ont hier avoué les mêmes sentimens. Je crois même que ma Sœur, toute étourdie qu'elle paraît, en est moins éloignée qu'elle ne pense. Elle me parlait un jour de ses motifs pour tourmenter nos Maris ; je ne pouvais quasi m'empêcher de l'excuser. — Mon Amie, me disait-elle, dans un de ses accès de raison, mon Amie, ils sont aliénés ; il faut quelque chose d'extraordinaire pour nous les ramener, & voici ce que j' imagine : dans les commencemens de leurs écarts, ils nous ont cherché des torts, & ne nous en trouvant pas, notre vertu même pouvait devenir haïssable à leurs yeux ; car tout déplaît dans l'Objet du dégoût : qu'ai-je fait, pour que leur haine ne tombât pas sur notre vertu, sur les bonnes mœurs de leurs Femmes ? j'ai tâché de leur persuader que nous avions changé comme eux : alors, deux avantages ; ils nous en

ont voulu , parceque nous les imitions , reproche tacite qui doit un jour retomber sur eux ! ensuite je leur ménage un beau motif de nous reaimer, lorsque leur fougue actuelle sera calmée. Je sais de bonne part , (continua-t-elle) qu'ils t'ont cru de moitié dans les algarades que je leur faisais ; que ton Frère t'a traitée de fine hypocrite , & que M. De-Combleval a donné dans cette idée ; juge quels remords , quand ils apprendront que tu me desapprouvais—. Voila ce que me disait cette tendre , cette respectable Amie. Juge à-présent de ses dispositions , non sur ses discours , mais sur sa conduite , &c.

De madame DE-VORTERRE.

EH ! comme vous m'habiliez ! ah ! je vous y prends donc , ma jolie Friponne , à médire de moi ? Eulalie , crois tout ce qu'elle ta dit , hors ces dernières lignes.... Je lis , je relis , & ne reviens pas de ma surprise ! Quoi ! vous êtes d'accord ! Ah mes Amies , prenez garde ! l'héroïsme vous éblouit ; j'aime peut-être M. De-Vorterre autant que vous aimez.... Mondieu ! je me contredis , & par cette étourderie , je vas justifier tout le mal que ma Sœur dit de moi !.. Eh-bien , puisque je me suis trahie , oui , je l'aime , quoiqu'il ne s'en

doute pas ; & , la nuit du bal , mes caresses étaient bien-plus pour son plaisir que pour le mien ; de ce côté-là , je ne le cédai pas à madame De-Combleval , qui m'avoua que ç'avait été le motif des siennes ; je me gardai bien , comme tu penses , de lui faire le même aveu. Je reviens à votre projet : il ne vaut rien ; vous vous perdriez toutes-deux avec M. De-Combleval , & ma Sœur ne tardera pas d'en convenir. Je ne t'en aime pas moins , à-cause de ta générosité , ma chère Eulalie ; tu es une charmante enfant. C'était donc-là le sujet de ces larmes , que je te vis hiér répandre , lorsque tu disais : — Ma vie , mon honneur , tout est à Celle que j'adore — . Je n'y fis pas attention , parce que je voyais que vous vouliez être libres. Adieu , charmante Fille ; l'Amante de madame De-Combleval est la mienne , entens-tu ? Je t'aime de tout mon cœur.

ALEXAND.-CASELET-VORTERRE.

De FÉLICITÉ.

Elle sait tout ; elle m'a surprise ; & je n'en suis pas fâchée , quoiqu'elle s'oppose.... Mais qu'elle rende donc M. De-Combleval heureux !

FÉLICITÉ

VORTERRE-DE-COMBLEVAL.

CHAPITRE xlvij.

Triomphe.

EN achevant cette lecture, les deux Époux se regardèrent : De-Combleval les yeux humides, les porte sur Eulalie : — Je reconnais en vous le sir Brillant, objet d'une jalousie ridicule : c'est l'habit de ce matin que vous portez ; mais que je sache qui vous êtes ? — La Fille de l'Hôtresse chés laquelle logèrent à leur arrivée M^{me} DeCombleval & son Amie ? — Votre élévation, votre mérite, votre vertu vous rendent bien digne des sentimens qu'elles ont pour vous, Mademoiselle : permettez que je voie en vous la Sœur de ma Femme... Eh-bien, dit-il à De-Vorterre ? — Je suis vaincu, répond celui-ci : nos Femmes ont toutes-deux un mérite unique dans son genre ; l'une n'est que sentiment & générosité ; l'autre est pleine d'esprit, d'invention... — Ajoute & d'affection pour toi. — Je différerais d'en parler, parce que je fais ne pas la mériter. Elles nous donnent chés nous une société charmante ; elles possèdent tous les talens qui peuvent amuser, réunis aux vertus qui font la sûreté du commerce de la vie ; renonçons à nos égaremens, & chargeons des Com-

pagnes dont nous n'étions pas trop dignes; du soin de faire naître & de varier nos plaisirs: M.^{me} De-Vorterre avait bien raison! je ne saurais te dire combien il m'est agréable de sortir du pénible rêve de son infidélité. Viens; je te perdis, je prétens te ramener. — Je veux un autre guide que toi, mon Ami; tu chancelles encore. — Messieurs, dit Eulalie, voudrez-vous me charger de votre réponse? — Non, lui répondirent-ils; mais vous allez la porter avec nous; soyez témoin de la réparation, puisque vous avez été le témoin de toutes nos injustices—.

On part sur le-champ: à l'arrivée, les Maris trouvèrent chés eux, auprès de leurs Femmes, M. & M.^{me} De-Cuperville, avec leur Frère & son Épouse; M. & M.^{me} De-Luffanville, l'Amie de cette dernière (M.^{me} Satinbourg) & son Mari; Colleter, & quelques Jeunes-personnes, parentes de M. De-Combleval, qu'il est inutile de nommer: enfin, M. & M.^{me} Denichebourg, qui venaient passer quelques mois à la Capitale, entrèrent sur les pas des deux Maris. Mais cette Assemblée nombreuse ne changea rien aux résolutions des nouveaux Convertis: De-Combleval s'avance vers sa Femme, & se met à ses ge-

noux : De-Vorterre s'écrie : — A genoux ! c'est bien fort ! alons donc , puisqu'il le faut—. Et il en met un en terre , fort lentement. — Ma divine Épouse, dit alors De - Combleval , faites grâces à mon repentir... Félicité l'interrompt par ses caresses , elle est dans ses bras ; elle ne lui permet pas d'articuler un mot. Pour Alexandrine , elle reste gravement debout , tandis que De-Vorterre fait sa harangue : — Ma lutine Épouse , dit celui-ci , faites trêve à vos tours de farfader ; je me mets à la merci de votre espièglerie , afin qu'elle me lutine tant qu'il lui plaira de lutiner , fuisse pardelà *secula seculorum*—. Alexandrine , sans lui sourire , lui tend la main , en disant : — La posture est gênante ; lève-toi , mon Ami , pour achever plus à ton aise toutes ces belles choses—. Elle imite Félicité ; l'aimable cercle applaudit. On publie (mais je ne l'assure pas) que l'*Amour* & l'*Hymen* parurent au plafond , peints à la Silhouète , & que le Dieu des Épousailles salua le flambeau fumant du Fils de la Beauté. Ce conte (je le répète) ressemble trop à ceux de ma *Mère-l'oise* , pour être cru facilement.

Après cette heureuse reconciliation , le souper fut charmant : toutes les expli-

cations y furent achevées ; avec l'attention pourtant de déguiser certains faits , qui ne furent confiés qu'à Lucile. Au dessert, on agita la question, S'il était avantageux aux Femmes de se faire beaucoup valoir avant le mariage ; ou si l'on devait suivre une conduite opposée. Presque tout le monde fut, pour que la Fille se rendît très-difficile : on donna, pour appuyer ce sentiment, d'excellentes raisons, prises dans la nature ; on n'oublia pas l'axiome rebattu , que l'on estime un bien à-proportion de ce qu'il nous coûte ; l'on y ajouta même, Que la Fille estimait son Mari , à-proportion des obstacles qu'il avait surmontés pour obtenir sa possession. — Par conséquent, interrompit M.^{me} De-Lusfanville, une Femme est d'autant plus acquise, qu'elle a coûté davantage : mais on pourrait dire que le sentiment s'est usé dans cette poursuite. — Je distingue , dit M.^{me} De-Vorterre ; l'on aurait bien raison , si le mariage ne détruisait pas en une minute tous les obstacles ; s'il se pouvait qu'ils ne disparussent après l'union , que petit-à-petit ; si l'on ne faisait pas une loi à la Femme de se rendre sur-le champ à tous les desirs de son Mari. — C'est un abus (reprit la première) qu'il faudrait réfor-

mer : je voudrais qu'on établît pour loi ,
Que la Femme ne sera pas obligée d'ac-
corder tout à son Mari , d'habiter sous le
même toit, jusqu'à qu'il l'y ait amenée par
sa tendresse, & qu'il ait fait quelque action
utile au Public, suivant son état : qu'elle-
même , de son côté , pour la décence ,
ne puisse, depuis son mariage, jusqu'à ce
qu'elle demeure avec son Mari , parler à
quelqu'homme que ce soit, hors son Père
& ses Frères ; assister à aucune fête publi-
que ou particulière , goûter le plaisir de
la promenade , si ce n'est avec son Mari.
—J'ajouterais, dit alors M^{me} De-Comble-
val, qu'au bout de trois ans, si la Femme ne
s'était pas encore rendue , le mariage se-
rait brisé , des indemnités données sur sa
dot au Mari , à-moins qu'il ne l'eût pas
recherchée , & qu'il eût laissé passer un
jour sans la voir , n'y ayant aucun empê-
chement légitime , comme maladie , vo-
yage , affaire indispensable , &c. —Ne
pourrait on pas objecter (dit M^{me} De-
nichebourg) Que par ce moyen , les éta-
blissemens seraient gênés ? —Point du
tout (répond Alexandrine) les Fils con-
tinueraient de demeurer avec leurs Pa-
rens , jusqu'à ce que leurs Femmes con-
sentissent à vivre avec eux ; vous verriez

alors des ménages unis. — Comme auparavant, dit alors Colletet; à-moins qu'on ne dît, Qu'il serait permis à la Femme de s'en retourner, si elle n'était pas contente. Je veux à-ce-propos, vous raconter un trait, qui prouve, que ce ne sont pas les difficultés que l'on trouve à s'unir, qui rendent les liens plus fermes & plus doux.

CHAPITRE xlviii.

L'à-rebours.

« JE connais un ménage parfaitement heureux, quoique ce soit la Femme qui ait recherché le Mari la première. Pour vous mettre au fait de cette aventure, il faut la prendre d'un peu haut.

Un homme de Province avait fait ses affaires à Paris, où il était venu fort jeune, & comme un Aventurier. Lorsqu'il fut âgé, le souvenir de sa Patrie se fit sentir d'autant plus vivement, qu'il avait essuyé de grands chagrins: une Jeune-femme qu'il venait d'épouser, avait donné dans le libertinage; un Fils qu'il en avait eu venait de mourir: il fit renfermer la Mère, qui le méritait. *Môdiné* (c'est le nom de cet homme) alla dans son village, reprendre son air natal, & se rapeler les

premières années de sa jeunesse. Il y fut accueilli, sur-tout par le Fils de celui qui jadis lui donna la petite somme nécessaire pour son voyage. Le bon Môdiné, plein de reconnaissance, examina les Enfans de son Hôte; il en trouve un plein d'esprit, d'une figure agréable; il prend la résolution de l'établir avantageusement, & de lui procurer la main de la Fille d'un Confrère (il était marchand) son meilleur Ami. Cette proposition, qu'il fit aux Parens, fut acceptée, comme vous pensez. Le temps du séjour fini, Môdiné part avec son Fils adoptif, le jeune *Lefranc*. Il le garda quelque temps, avant de le présenter, le mit bien, lui fit voir le monde de son état, nos Spectacles, & lui donna quelque teinture du Commerce. A-bout de trois mois de séjour, le trouvant avantageusement formé, le Vieillard le conduisit chés son Ami: *Lefranc* plut à toute la Famille, & sur-tout à la jeune *Marianne*: Pour-lors, Môdiné dit à son Confrère, Que c'était le Gendre qu'il lui avait proposé. Il fut agréé; le mariage se conclut; *Lefranc* eut une fortune considérable, Môdiné lui donnant la moitié de son bien, & *Marianne*, unique héritière, apportant une dot fort riche. Six

mois après , le Beupère mourut , & la Bellemère ne lui survécut guère. Lefranc consola sa jeune Épouse , à laquelle cette double perte fut très-sensible , & durant deux années d'union , il la rendit la plus heureuse des femmes. Elle devint grosse , & perdit la vie en la donnant à un Enfant qui la suivit bientôt. Lefranc fut inconsolable ; sa douleur le mit dans un état à faire pitié. Ses Voisins, ses Amis, & sur-tout Môdiné s'empressèrent de le distraire. On n'y réussit pas : il s'entretenait à tout-moment de l'heureuse union que la mort venait de détruire , & ne recevait de soulagement que par la touchante peinture qu'il faisait de sa félicité passée. L'on était bien sûr qu'il ne regrettait que sa jeune Épouse , puisque sa fortune était assurée , par les précautions que Môdiné avait prises lors du mariage.

Un-jour Lefranc fut entraîné par un M^d de son voisinage , chés un autre M^d de la même rue (c'est je crois la rue *Dauphine*) avec lequel il n'était pas lié. Ce Marchand avait plusieurs Filles , dont la seconde qui se nomme *Isabelle* , est une des plus aimables Personnes que l'on puisse voir. Le dessein de l'Ami de Lefranc , était de lui procurer cette société , très-propre à
le

le dissiper, & peut-être de lui faire prendre du goût pour Isabelle, dont il était Parent. Durant la conversation, Lefranc tomba sur son sujet favori : le tableau qu'il fit des plaisirs d'un heureux mariage fut séduisant ; la langueur de ses regards, sa pâleur, le lugubre de son habit de deuil augmentait le charme de son discours, & le rendait plus touchant. La jeune Isabelle parut enchantée ; & lorsque Lefranc fut sorti, les louanges du jeune Veuf furent à tout moment répétées par la plus jolie bouche. Le lendemain, il passe devant la porte, & salue sans entrer ; Isabelle lui sourit ; en repassant, elle l'appelle, lui reproche de ce qu'il ne s'est pas arrêté pour lui parler ; lui dit qu'elle exige qu'il vienne tous les jours, ne fût-ce qu'un moment. Les femences d'une jolie Personne sont toujours agréables : Lefranc est tout-entier à sa douleur ; cependant il est flaté du discours d'Isabelle. La Mère & les Sœurs de la Jeune-fille lui représentèrent que son action était trop libre. — J'en conviens, répond-elle ; mais vous voyez bien qu'il peut sécher de douleur, & que d'ailleurs il ne songera pas à moi, si je ne l'y oblige par adresse. Voila comme il me faut un Mari ; je ne suis pas hardie ; mais la crainte

qu'il ne m'échape me fait sortir de mon caractère ; ... il le faut bien , ajouta-t elle encore , puisque jamais d'autre homme ne touchera mon cœur ; c'est lui que je veux ; & vous verrez, Maman, que je saurai l'amener à mon but—. Isabelle avait un Amant, qui se flatait d'être aimé , parce qu'il était souffert , & sûrement il l'eût obtenue. Il vint : Isabelle le remercia ; l'assura qu'il pouvait choisir ailleurs : ni ses plaintes , ni l'autorité qu'il fit parler , ne purent rien sur sa jeune Maitresse ; elle voulait Lefranc. Celui-ci ne manqua pas le lendemain de se rendre aux ordres de M.^{lle} Isabelle , qui lui fit l'accueil le plus engageant : elle le mit sur le chapitre du mariage , loua sa Femme plus que lui-même , & finit par lui demander en grâce , de venir tous les jours s'entretenir avec elle, sur un sujet qui lui fesait le plus grand plaisir. Le jeune Veuf touché de ce procédé généreux , fut exact dans ses visites. Insensiblement les charmes d'Isabelle l'attachèrent ; il trouva du plaisir à la voir , indépendamment de l'entretien sur sa défunte Moitié. La petite Personne s'en aperçut sans doute ; elle le mit alors d'une partie de promenade hors de Paris , que toute sa Famille fesait un jour de fête ;

lui donna le bras, lui fit mille caresses honnêtes; & le soir, elle eut la satisfaction de voir, qu'il ne s'arrachait d'auprès d'elle qu'à regret.

Les Parens d'Isabelle lui laissaient suivre son plan, parce qu'outre l'avantage qu'ils trouvaient dans le Parti, Lefranc était un homme si honnête, si réservé, que leur Fille n'était pas exposée. Le soir de la promenade, lorsque le jeune Veuf se fut retiré, la vive Isabelle déclara que le lendemain elle voulait le demander à lui-même pour Époux: le Père, & surtout la Mère, s'y opposèrent, & le lui défendirent absolument: —Il est des usages dont on ne doit pas s'écarter lui dirent-ils; songez que vous n'en avez déjà que trop fait; si nous l'avons souffert, c'est que nous avons regardé tout cela comme une plaisanterie: M. Lefranc est veuf; si vous réussissiez par votre inconsideration même, il pourrait arriver qu'un jour elle vous attirât des reproches de sa part, & d'odieuses comparaisons. —Eh-bien, répond Isabelle, mon projet est donc renversé; car je le connais; jamais il ne songera qu'il a envie de m'épouser, si je ne lui dis qu'il le faut—.

Lefranc revint le jour suivant beau-

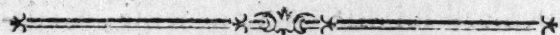
coup plutôt que de coutume : il trouve Isabelle rêveuse : — Qu'avez-vous , lui dit-il, mon aimable Voisine ? — On veut que je vous fasse un mystère, répond tout-haut la jeune Étourdie , de mes dispositions pour vous. — Eh ! quelles sont-elles ! — Obtenez de Maman la permission de vous les dire—. Lefranc employa les prières les plus pressantes : la Mère comptant sur les défenses de la veille , répond en l'air , qu'elle permettait à sa Fille d'être sincère. Alors la véridique Isabelle dit à Lefranc : — Monsieur, vous êtes le seul homme qui me conveniez ; vos sentimens, votre conduite, jusqu'à votre douleur, tout me charme : l'accord de mes dispositions avec les vôtres , m'a fait penser à vous offrir ma main & ma foi ; je le fais aujourd'hui , puisque Maman l'a permis. — Je reçois cette offre charmante , Mademoiselle , répond Lefranc ; & je conviendrai , que sans vous , jamais je n'en serais venu au point où je me vois. Cependant, permettez que je prévienne M. Môdiné. — Je vais l'envoyer prier de passer ici—. Elle fait partir un Garçon , au grand étonnement de sa Mère. Tandis qu'on attend le Vieillard , Isabelle emploie toutes les cajoleries propres à sub-

juguer notre sexe : l'Amant qu'elle avait rebuté paraît ; elle lui annonce son mariage avec Lefranc , & ne lui cache pas qu'elle a fait toutes les démarches. M. Môdiné survient : Isabelle l'instruit , & montre des sentiment si tendres , que le Vieillard lui dit : — Vous seule, Mademoiselle , pouviez me rendre mon Fils—. On remet le mariage à six mois : Isabelle dit que le terme est trop-éloigné ; qu'elle veut que tout soit terminé dans huit jours, mais secrètement. Elle ajoute qu'elle restera chés son Père , & qu'on ne déclarera leur union qu'au bout des six mois proposés. L'on fut obligé de se rendre.

Ce mariage est fait depuis trois ans , & c'est l'un des plus heureux que je connaisse , Messieurs & Mesdames ; le Mari n'en sent pas moins le prix du mérite de sa Femme , quoiqu'elle se soit offerte , qu'il fût veuf , & qu'il eût un Objet de comparaison : tous-deux s'aiment de bonne-foi ».

L'on répondit à cela , que le caractère de Lefranc n'était pas assés général ; que la jeune Isabelle était peut-être elle-même une personne extraordinaire , par son esprit & par sa beauté , &c. Mais je laisse tous les spécieux raisonnemens qu'on fit

là-dessus, pour n'en rapporter que la conclusion; Qu'il faut que les hommes fassent les démarches, à l'ordinaire; Que les Filles ne manquent pas d'être réservées, & qu'elles s'en ressouviennent encore, lorsqu'elles seront devenues Femmes.



CHAPITRE xlix.

Pierre - d'attente.

MADAME De-Combleval & madame De-Vorterre sont enfin heureuses au milieu de leur Famille & de leurs Amis: Une douce intimité va succéder au manège, aux intrigues, & Félicité jouira de la satisfaction désirée, de pouvoir citer à son Fils l'exemple d'un Père honnête & vertueux.

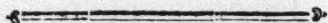
Un-jour, l'on admirait cette Dame, on la louait: — *Laissez, laissez*, dit M.^{me} De-Vorterre; *ce n'est pas ma Sœur qu'il faut exalter; elle était plus heureuse dans les larmes, que je ne saurais l'être dans les ris: la douce sérénité de son âme; l'habitude de se contenter de ce qui plaisait à M. De-Combleval, lui tenaient lieu du bonheur: avec une vertu comme la sienne, on n'est jamais à plaindre, tant elle donne de charme aux ja-*

crifices les plus durs & les plus pénibles : c'est moi qui fus digne de compassion, & qui mérite vos éloges —. Cette brusque saillie, qui fit sourire Félicité même, attira tant de complimens délicats & de louanges flatteuses à la vive Alexandrine, qu'elle en fut ennuyée, ainsi que moi, qui m'y trouvais par-hasard.

D'un autre côté, M. De-Combleval répète souvent à son Fils & à sa Nièce, qu'il doit son bonheur à leur Institutrice. La petite DeVorterre veut imiter sa Mère & sa Tante : le Fils de Félicité, qu'on nomme *Durichemont*, est tous les jours convaincu, par les exemples, qu'il a devant les yeux, que le vrai bonheur n'est que dans le mariage, & dans l'attachement à son Épouse : ce n'est plus l'amour-de-passion, dont il voit des modèles ; ce sont des Maris contens de leurs Femmes, qu'ils estiment, qu'ils vénèrent, & qui le méritent. Les deux aimables Enfans contractent l'habitude de la vertu ; c'est un grand avantage, lorsque l'âge des passions est arrivé, d'avoir cette digue à leur opposer ; ayant qu'elle soit rompue, on a du-moins le temps de faire une capitulation avantageuse, & de n'abandonner à leur ravage que les choses les moins essentielles. O chers Enfans, puissiez-vous finir comme les Auteurs de vos jours, mais sans avoir essuyé les mêmes orages !

Quant à l'aimable Eulalie, M.^{me} De-Combleval l'établit avantageusement, comme on le dira dans la *Troisième Partie*, & continua de la voir. M.^{me} De-Vorterre récompensa très-bien sa Pétronille; mais on dit qu'elle a toujours le défaut d'écouter aux portes.

F I N de la Seconde Partie.



P. S. Madame De-Combleval, & sur-tout madame De-Vorterre, prient les Belles qui liront cet Ouvrage, de ne pas s'imaginer qu'un Mari revenu de ses égaremens, soit comme un Mari tout-neuf; c'est un vieux bâtiment reblanchi, un habit retourné, un mets réchauffé, &c, &c. Il n'est rien tel que les fleurs du printemps; celles d'automne ont toujours quelque chose de sombre & de triste.